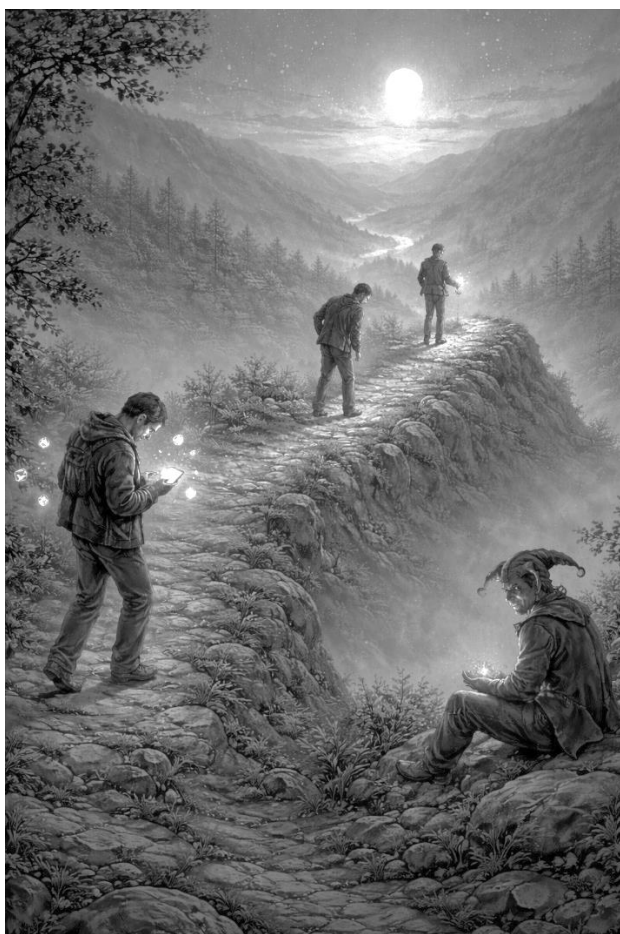


Denis CLARINVAL

LES TROIS METAMORPHOSES



Code ISBN : 9798248085767

© Denis CLARINVAL

INCIPIT

Dans Ainsi parlait Zarathoustra, les trois métamorphoses de l'esprit ne relèvent pas d'une simple allégorie psychologique. Elles forment une charpente dramatique, un dispositif de passage, presque une trajectoire imposée à l'homme qui veut devenir autre. Nietzsche ne les présente pas comme des images décoratives : il les ordonne comme des figures successives, chacune portant une nécessité et une limite. La première, le chameau, désigne l'esprit qui se charge. Il se charge de devoirs, de valeurs héritées, de "tu dois" anciens, de poids accumulés par les siècles, de tables déjà gravées que l'on porte sans en interroger l'origine. Dans ce premier régime, l'homme du contentement n'est pas seulement celui qui se satisfait ; il est celui qui supporte. Il apprend à plier sans rompre. Il endure, il assume, il porte, parfois avec orgueil, comme si la force consistait d'abord à accepter la charge, à se rendre digne d'elle, à se faire fort par l'obéissance.

La deuxième figure, le lion, marque la rupture nécessaire. Là où le chameau se charge, le lion se décharge. Là où le chameau dit oui au poids, le lion dit non à l'ordre qui le légitime. Il ne se contente pas de refuser ; il conquiert. Il combat le vieux "tu dois" et lui oppose un "je veux". La violence du lion n'est pas un caprice : elle répond à une nécessité intérieure. Il faut briser les anciennes tables, renverser les valeurs qui ont été portées trop longtemps, détruire ce qui, sous

couvert de morale, maintient l'esprit dans la servitude. Le lion est l'esprit devenu force de négation, force de séparation, force de rupture. C'est aussi, dans la logique de l'œuvre, la figure la plus immédiatement associée à Zarathoustra lui-même, non pas parce qu'il serait un simple destructeur, mais parce qu'il assume la tâche dangereuse de renverser l'héritage et de délivrer un espace.

Cependant, cette négation, si nécessaire soit-elle, ne suffit pas encore. Détruire n'est pas créer. Briser les tables ne grave pas une nouvelle loi. La conquête du "je veux" n'ouvre qu'une possibilité, celle d'un commencement ; elle ne le réalise pas. C'est pourquoi Nietzsche place au terme la troisième figure, l'enfant. L'enfant n'est pas ici une innocence régressive, ni une naïveté retrouvée. Il est l'innocence seconde, l'innocence après la critique, après la rupture, après la traversée de la solitude. L'enfant est jeu, oubli, commencement. Il est ce "oui" neuf qui ne répond plus au monde par ressentiment ni par devoir. Il invente, non parce qu'il nie ce qui fut, mais parce qu'il est devenu capable de recommencer sans se venger. Dans l'économie du livre, la figure de l'enfant est donc décisive : elle donne à la négation du lion son sens véritable. Sans l'enfant, le lion reste prisonnier de ce qu'il détruit ; il demeure défini par l'ennemi, par la table qu'il renverse, par la loi qu'il combat. Avec l'enfant, la liberté cesse d'être seulement libération, elle devient création.

Or le Zarathoustra ne se contente pas d'enseigner ces métamorphoses comme un schéma. Il en fait l'attente même de son

destin. Les trois figures ne sont pas seulement des stades intérieurs ; elles sont, dans la dramaturgie de l'œuvre, des conditions d'une nouvelle humanité. L'enfant est attendu, non comme une posture intime isolée, mais comme une venue. Il est ce qui doit advenir au terme de la traversée. Zarathoustra le pressent, le désire, l'appelle, et c'est ici que la structure, en apparence si assurée, se trouble. Car au moment où tout semble accompli, quelque chose manque. À la fin du livre, après l'épisode des hommes supérieurs et leur disparition, après ce que l'œuvre présente comme la dernière solitude de Zarathoustra, une septième, se forme un pressentiment : "mes enfants sont proches", dit Zarathoustra. Mais ces enfants ne viennent pas. La phrase, à elle seule, ouvre un abîme. Elle laisse entendre une proximité sans présence, une venue retardée, un futur qui se fait sentir mais ne se donne pas. Le prophète de la création reste au seuil, comme si l'accomplissement, précisément, consistait à attendre ce qui ne s'offre pas.

Cette absence n'est pas un détail narratif. Elle frappe au cœur la promesse des métamorphoses. Si l'enfant ne vient pas, si la création ne s'incarne pas, c'est que l'économie du passage rencontre une limite. La question surgit alors, sans pouvoir être esquivée : qu'est-ce qui, dans l'exigence même de Zarathoustra, rend la venue de l'enfant si incertaine ? Le but a-t-il été placé trop haut, dans les cimes, dans une lumière trop vive, dans ce grand midi qui exige une force inhumaine ? La figure de l'enfant, censée être commencement, a-t-elle été transformée en achèvement, comme si l'enfance devait être

le résultat d'une ascèse impossible, plutôt que la source d'un recommencement possible ? Et si l'enfant se tient loin, n'est-ce pas parce que le chemin, tel qu'il est tracé, brûle les étapes qu'il prétend ouvrir, substituant au temps lent d'une germination une intensité trop directe, trop solaire, où l'enfant, au lieu de jouer, ne peut que détourner les yeux ?

Ainsi se dessine une tension propre au Zarathoustra : la nécessité du lion et son risque, la promesse de l'enfant et son retard, la grandeur du but et sa possible inhumanité. Ce n'est plus seulement la lecture des métamorphoses qui est en jeu, mais l'interrogation sur leur effectivité. La dramaturgie du livre appelle une relecture qui ne répète pas le schéma, mais qui se demande ce que signifie, aujourd'hui, cette absence de l'enfant au terme de la dernière solitude. Car si l'époque contemporaine se reconnaît d'emblée dans l'homme chargé et dépossédé, et dans l'homme fatigué qui se retire, elle rencontre aussi, avec acuité, la question laissée ouverte par Nietzsche : à quelles conditions un commencement réel devient-il possible, non dans les hauteurs, mais dans le proche, dans le quotidien, dans un monde saturé de mots et de représentations ? Et comment penser une innocence seconde qui ne soit ni une fuite, ni un idéal trop haut, mais une forme de présence capable de rendre à l'existence sa respirabilité ?

ENTRE LA NUIT ET LA VEILLE

LA NUIT

J'ai le sentiment profond que Zarathoustra brûle les étapes. Je veux dire qu'il présente son surhumain comme un nouveau printemps, un printemps de la métamorphose. A l'homme du contentement, le dernier homme, il propose de s'élever au-dessus de lui-même jusqu'à son autre mais cet autre, le surhumain est d'une exigence qui exclut toute humanité, il est inhumain au sens le plus fort. Zarathoustra brûle les étapes car au printemps du renouveau il substitue l'été avec son grand midi, une lumière trop vive qui ne peut qu'aveugler celui qui la regarde en face. Le printemps n'est pas décor et encore moins un artifice, celui d'un pont qui mènerait l'homme vers ce qu'il n'est pas. Le printemps est le temps et le lieu d'un éveil lent de ce que l'hiver a endormi : c'est dans l'éternel retour que l'homme renaît à lui-même, non pas le retour de l'identique mais celui d'un nouvel élan, d'autres possibles, d'une re-crédation qui prend naissance dans la patience du printemps lui-même. Re-crédation non pas à l'identique mais pas davantage dans l'achèvement : le printemps est un semeur de pierres de lune au cœur même de la banalité.

LA VEILLE

Eh oui sentir que le printemps n'est pas un décor, ni une consolation, ni même une métaphore commode qu'on colle sur une pensée pour l'adoucir. Le printemps, tel qu'on le vit ici, est un régime de l'existence, une manière de respirer dans le tragique sans le nier, et surtout une manière de créer sans se prendre pour un créateur. C'est peut-être cela, au fond, que Nietzsche a manqué dans APZ : non pas l'idée de la création, qu'il martèle à chaque page comme un tambour, mais la réalité humble de cette création, son grain, sa cadence, sa façon de ne pas faire de bruit. Car la création véritable n'a pas toujours l'éclat d'un tableau ou l'éruption d'une symphonie. Souvent, elle ne se montre pas. Souvent, elle n'a pas de témoin. Souvent, elle ne produit aucun "objet" qui puisse être exposé, photographié, commenté. Pourtant elle travaille, elle soutient, elle rend la vie praticable. Et le printemps, dans sa plus simple vérité, est la saison par excellence de cette création qui ne paie pas de mine, mais qui rend le réel et ses douleurs supportables.

Il faut s'entendre sur ce mot : supportables. Ce n'est pas "guéries", ce n'est pas "abolies", ce n'est pas "transfigurées" dans une lumière miraculeuse qui ferait disparaître le poids des jours. Supportables signifie : le réel ne se referme pas complètement. Il laisse un jeu. Il laisse une respiration. Il permet de traverser. Il n'écrase pas. Il ne tord pas le cœur jusqu'à le rendre muet. Supportables signifie : on peut encore faire un geste simple sans que ce geste soit une trahison, on peut encore parler sans que la parole soit un mensonge, on peut encore regarder sans que le regard soit une violence. Et ce "encore"

est tout. Ce “encore” n’est pas la survie au sens pauvre ; c’est une continuité, une fidélité à ce qui, malgré tout, insiste.

Le printemps donne à cette continuité une forme sensible. Il ne crie pas. Il ne proclame rien. Il revient. Il recommence. Il remet en circulation des forces modestes, presque indignes d’être nommées : un air un peu moins dur, une lumière qui ne tape pas mais qui caresse, une humidité qui cesse d’être une menace et devient une promesse, une terre qui se décolle, une branche qui bourgeonne sans demander la permission. Il y a là une leçon spirituelle très précise : la vie ne fonde pas, elle reprend. Elle ne prouve rien, elle persiste. Elle n’écrit pas de manifeste, elle répare. Et ce qui répare n’est pas spectaculaire. C’est un fil, un infime déplacement, un rythme retrouvé.

C’est pour cela que le “mode d’emploi” du surhumain ne peut pas être un programme, ni une ascèse exotique, ni une conversion biographique spectaculaire du type “je plaque tout, je quitte la ville, je vais élever des chèvres”. On l’a dit : même cela, c’est encore trop demander, parce que c’est encore une manière de vouloir régler le tragique par un changement de décor, de croire qu’il y aurait quelque part une vie enfin “conforme”, enfin “juste”, enfin “délivrée” du frottement. Ces retraits-là, qu’ils soient monastiques, spirituels, inspirés d’Orient ou d’ailleurs, qu’ils soient sincères ou mondains, restent souvent des solutions visibles, des récits qu’on peut raconter, des postures qu’on peut reconnaître. Ils ont, malgré leur austérité parfois réelle, une part de scène. Or ce dont nous parlons ici n’est

pas scénique. C'est une création qui ne se regarde pas créer. Et c'est précisément cela qui la rend décisive.

Dans APZ, l'erreur capitale est celle du surplomb. Zarathoustra ne parle pas depuis les failles ; il parle aux failles depuis une hauteur, et cette hauteur rend toute rencontre impossible. Il y a des heurts, oui, des collisions, des chocs, des tentatives de réveil. Mais la rencontre suppose autre chose : une symétrie fragile, une disponibilité à être atteint, une acceptation d'être modifié par l'autre. Or Zarathoustra frappe, il ne reçoit pas. Il désigne, il ne se laisse pas entamer. Il enseigne, il n'écoute pas. Et quand il cesse d'être vertical, quand il s'approche d'une immanence plus douce, quand il "habite" un instant la faille comme aux Îles bienheureuses, il se dilue au point de se dissoudre. Alors, n'ayant pas la troisième posture, celle qui consiste à demeurer dans la faille sans se perdre, il n'a plus qu'une issue : fuir. On comprend la nécessité intérieure de ce mouvement, et en même temps on en voit la limite : l'alternative est fausse. Ou bien la hauteur, ou bien la dissolution. Or le tragique véritable, celui que l'on habite depuis longtemps, n'est pas dans cette alternative. Il est dans la tenue.

C'est ici que le printemps intervient comme une clé. Le printemps n'est pas une hauteur, il n'est pas un surplomb. Et il n'est pas non plus une dissolution dans une immanence molle où tout s'égale. Le printemps est une tenue du monde dans sa fragilité. Tout y est encore menacé : la gelée tardive, le vent sec, la pluie qui n'arrive pas, la maladie, la casse, l'accident. Mais quelque chose se met quand

même à pousser. Quelque chose insiste sans garantie. Et cette insistance n'est pas naïve. Elle n'a pas besoin de croire. Elle n'a pas besoin de promettre. Elle se contente d'être là, et de faire, discrètement, son travail de reprise.

Créer, dans ce régime, ce n'est pas devenir un Magritte ou un Beethoven. Créer, c'est produire du supportable. C'est faire en sorte que la vie ne devienne pas invivable. C'est inventer une forme de passage là où tout voudrait se figer. Et les gens font cela sans cesse. Ils le font de mille manières, sans le savoir, sans l'appeler "création", sans l'exhiber, parfois même sans se l'accorder à eux-mêmes. Ils créent quand ils choisissent une phrase plutôt qu'une autre, non pour être beaux, mais pour ne pas blesser. Ils créent quand ils se taisent au bon moment, non par fuite, mais par retenue. Ils créent quand ils reprennent une tâche banale avec une attention intacte, malgré la fatigue, malgré l'ennui, malgré le sentiment que cela ne "sert à rien". Ils créent quand ils réparent une petite chose au lieu de la jeter, non par morale, mais parce qu'ils refusent que le monde devienne entièrement jetable. Ils créent quand ils font tenir une relation sans la réduire à un contrat, quand ils maintiennent une nuance là où la colère voudrait tout simplifier, quand ils accueillent une fragilité sans se donner le rôle du sauveur.

Il faut descendre au niveau des détails, puisque tout le demande, et parce que c'est là que tout se joue. La création printanière, celle qui rend le réel supportable, ressemble à ceci : un matin où l'on se lève sans élan, avec cette lourdeur indéfinissable qui n'est ni tristesse ni

maladie, mais une sorte de densité de l'existence, et malgré cela on ouvre la fenêtre. L'air est froid encore, mais il a changé, il n'est plus agressif ; il a une douceur secrète. On entend un oiseau, pas forcément un chant triomphal, parfois une note unique, une répétition obstinée. On fait chauffer de l'eau, on pose une tasse, on ne se donne pas la mission de "réussir sa journée", on se donne seulement la mission d'entrer dans la journée sans la trahir. On pense à quelqu'un, à une inquiétude, à une perte, à une conversation difficile à venir, et l'on n'essaie pas de résoudre cela en pensée ; on laisse cela être là, comme un poids qui ne disparaît pas, mais qui peut être porté parce que quelque chose, dans l'air, dans la lumière, dans la moindre présence du monde, dit : tu peux avancer d'un pas.

C'est banal, oui. Mais c'est exactement là que se joue l'éternel retour comme épreuve habitable. Car l'éternel retour n'est pas seulement un grand "oui" cosmique ; il est le retour des mêmes gestes, des mêmes charges, des mêmes limites, des mêmes petites tentations de durcir, de se venger, de se fermer. Ce qui revient, ce n'est pas seulement la joie, c'est la fatigue, c'est la contrariété, c'est l'injustice minuscule, c'est la maladresse de l'autre, c'est la tienne, c'est le même nœud intérieur, le même point de douleur. Et c'est ici que la création banale devient puissance : non pas puissance de dominer, mais puissance de recomposer, puissance de maintenir une forme ouverte, puissance de ne pas céder à la fermeture. La volonté de puissance, relue depuis ce printemps-là, cesse d'être une verticalité. Elle devient une capacité de tenir le devenir sans réclamer de sortie.

Elle devient l'art d'un ajustement. Une puissance de fidélité, pas une puissance de conquête.

C'est là aussi que la communauté d'esprit commence à être pensable, non comme une communauté visible, identitaire, déclarée, mais comme une communauté discrète, presque clandestine, faite de personnes qui, sans le savoir, travaillent au même endroit du réel : elles empêchent la fermeture. Elles ne se reconnaissent pas forcément. Elles ne fondent pas de groupe. Elles ne se donnent pas de nom. Elles ne brandissent pas de signe. Mais elles ont en commun une manière de ne pas marchander avec le sens. Elles font ce qu'il y a à faire, elles aiment comme elles peuvent, elles réparent ce qui se brise, elles recommencent, elles échouent, elles recommencent encore, et dans ce recommencement il y a un esprit qui circule, non comme une doctrine, mais comme une tonalité. Une tonalité de veille, mais une veille qui n'est plus seulement nocturne ; une veille qui connaît la nuit et qui, pour cela même, sait reconnaître le matin quand il ne promet rien, quand il n'est pas un salut, quand il est simplement un espace où l'on peut respirer.

On voit alors pourquoi le surhumain, s'il est indissociable du devenir d'esprit, ne peut pas rester une posture. Il doit devenir une pratique sans scène. Il doit se déposer dans le quotidien, dans ce qui revient, dans ce qui semble indigne, dans ce qui n'a pas de prestige. Non pas pour célébrer la banalité comme un nouveau dogme, mais parce que la banalité est le lieu exact où le tragique travaille. C'est là que l'on

est tenté de se fermer. C'est là que l'on est tenté de se venger. C'est là que l'on est tenté de se dissoudre. C'est là que l'on est tenté de fuir. Et c'est là, précisément, que la création silencieuse intervient comme un printemps intérieur : elle ne supprime pas la faille, elle la rend habitable. Elle ne ferme pas la douleur, elle lui donne un contour respirable. Elle ne guérit pas l'existence, elle la rend praticable.

Peut-être est-ce cela, finalement, le déplacement décisif par rapport à APZ. Non pas accuser Nietzsche, ni le corriger, ni l'adoucir, mais entendre ce que son geste prophétique n'a pas su accueillir : le fait que la création la plus décisive n'est pas forcément celle qui produit des œuvres, mais celle qui produit du supportable. Le fait que la vraie grandeur ne se mesure pas à l'exception, mais à la capacité de recommencer sans se durcir. Le fait que la rencontre ne peut pas naître d'un surplomb, mais d'une tenue partagée dans la faille. Le fait que le printemps n'est pas l'ennemi de la nuit : il est la nuit rendue respirable, la nuit qui a cessé d'être pure fermeture, la nuit dont les fissures laissent passer une lumière non triomphale, une lumière sans contours, une lumière suffisante pour marcher.

Et c'est là que ton intuition se confirme : ce printemps qui s'annonce dans ta pensée n'est pas une remontée vers le confort. C'est une remontée vers l'ancrage. Une manière de laisser la polyphonie et la communauté d'esprit se déposer dans les détails, dans les gestes, dans les jours. Une manière de dire, sans grand discours, que la vie, même traversée de douleurs, peut être portée parce qu'il existe une

création humble, continue, sans signature, qui, jour après jour, remet le monde en état de se laisser habiter. Une création qui ne paie pas de mine, oui, et c'est pour cela qu'elle est vraie. Parce qu'elle ne cherche pas à être vue. Parce qu'elle ne demande pas d'être célébrée. Parce qu'elle fait simplement ce que fait le printemps : elle recommence, et dans ce recommencement elle ouvre assez d'espace pour que nous puissions, malgré tout, continuer à vivre sans trahir ce que nous avons vu dans la nuit.

LA NUIT

En somme le surhumain n'est pas le printemps de l'homme qui annoncerait un homme nouveau, arraché à lui-même, mais son déclin automnal.

LA VEILLE

Ce que tu veux dire, c'est que la métaphore des saisons ne sert ici que si on lui rend sa rigueur. L'automne, au sens fort, n'est pas seulement une image de décomposition ou de tristesse. C'est d'abord une saison d'accomplissement, de densité, de maturité, et c'est précisément pour cela qu'elle porte en elle une fatigue secrète. L'automne est le moment où le monde a donné tout ce qu'il pouvait donner sous une certaine forme. La sève est encore là, mais elle ne pousse plus, elle se retire. La lumière est encore belle, parfois splendide, mais elle devient oblique, déjà sur le déclin. Et cette obliquité n'est pas un défaut : elle révèle ce qu'un plein midi écrase.

Autrement dit, l'automne n'est pas l'échec de la vie, c'est la vérité de sa limite.

Si je lis le surhumain comme une figure automnale, c'est parce que son exigence ressemble à cette limite poussée jusqu'à la rupture. Il ne se présente pas comme une germination, comme une reprise lente d'un possible humain ; il se présente comme une intensification qui ne tolère plus la lenteur, comme une hauteur qui ne tolère plus la chair, comme une lumière qui ne tolère plus l'ombre. On dit à l'homme de se dépasser, mais on lui demande en réalité de s'arracher au régime même où un devenir peut s'installer. Tout ce qui, en lui, est fragile, hésitant, encore mêlé, encore imparfait, est disqualifié. Or le devenir authentique ne naît pas de cette disqualification ; il naît de ce mélange même, de sa patience, de sa résistance. Le surhumain, tel qu'il est jeté dans le texte, ressemble moins à une naissance qu'à un couronnement qui arrive trop vite, comme si l'on voulait cueillir le fruit avant que l'arbre n'ait appris à porter.

C'est là que la question de la lumière devient décisive. Le grand midi n'est pas seulement une image de puissance : c'est une image de violence. À midi, la lumière ne compose plus, elle tranche. Elle n'accepte plus le relief, elle le réduit. Elle ne laisse plus de pénombre où quelque chose puisse se former à l'abri. Elle exige un regard qui soutienne l'éclat, et ce regard devient vite une forme d'aveuglement, parce qu'il perd la capacité de discerner. Je comprends la tentation de Nietzsche : faire de la pensée une épreuve solaire, forcer l'homme

à quitter ses protections, ses demi-teintes, ses prudences. Mais il y a une différence entre arracher l'homme aux faux refuges et l'exposer à une lumière qui détruit toute croissance. Le printemps, lui, n'éclaire pas en écrasant ; il réchauffe, il réveille, il laisse monter. Il travaille avec le temps. L'automne, au contraire, est le moment où la lumière, devenue trop mûre, commence à se retirer, et où le monde se prépare déjà à se défaire de ce qu'il a produit. Or le surhumain a cette tonalité : il a la dureté de l'ultime, pas la souplesse du commencement.

On le voit dans la structure même du geste zarathoustrien. Il n'y a pas vraiment d'apprentissage du devenir, il y a une sommation. Même quand il y a des métamorphoses, elles se présentent comme des sauts, des ruptures, des conversions. La pensée n'est pas conduite comme une germination, elle est conduite comme une transmutation. Il faut brûler, il faut rompre, il faut devenir autre. Et ce "devenir autre" est posé comme une évidence, comme une injonction à la pureté, presque comme une purification. Or la vie, telle que je l'entends, n'est pas pure. Elle est un tissage. Elle procède par nuances, par retours, par recommencements, par reprises minuscules. Elle ne change pas de peau d'un seul coup. Elle se transforme en persistant. C'est cela que le printemps symbolise : non pas un décor agréable, mais une logique lente où le monde apprend à nouveau à porter ce qu'il portait déjà, autrement, avec une légère variation, un autre élan, une re-crédation discrète. Dans un printemps

véritable, le devenir n'a pas besoin d'être proclamé, il se constate. Il a lieu.

L'automne, lui, porte une autre vérité : celle de l'excès. Quand un arbre donne trop, quand une saison est trop pleine, la chute vient. Non par punition, mais par nécessité. Les feuilles tombent parce qu'elles ont été trop exposées, parce que le cycle ne peut pas soutenir indéfiniment sa propre intensité. Il y a là une leçon sur l'existence : toute intensification qui ignore ses conditions d'habitation prépare sa propre lassitude. Or le surhumain, dans sa forme la plus dure, ressemble à une intensification qui méconnaît les conditions de l'humain, non pour les transfigurer de l'intérieur, mais pour les écarter comme des faiblesses. Il veut une création qui ait l'éclat de l'exception, et il oublie que l'exception, si elle devient norme, devient inhumaine au sens le plus concret : elle rend la vie inhabitable. Ce n'est pas un jugement moral, c'est une constatation d'ordre existentiel. Une exigence qui exige l'inhabitable produit soit la violence, soit la fuite, soit l'épuisement.

C'est pour cela que je parle de déclin, et pas seulement d'élévation. Le surhumain est peut-être l'expression la plus haute d'une certaine lucidité, mais cette lucidité est déjà celle d'un monde tardif, d'une conscience arrivée au point où elle ne supporte plus les médiations, où elle ne supporte plus les lenteurs, où elle veut l'éclair au lieu de la pousse. C'est une lucidité de fin de cycle, et c'est en cela qu'elle est automnale : elle a l'or du dernier éclat, la beauté violente des choses qui sont sur le point de se retirer. Elle n'annonce pas un

homme nouveau comme on annonce une naissance ; elle annonce plutôt l'homme arrivé à une maturité extrême qui risque de se retourner contre lui, parce qu'elle refuse la part obscure, la part lente, la part imparfaite où le devenir a besoin de s'enraciner.

Si je veux étayer encore, je dirais ceci : le printemps n'est pas l'ennemi de la grandeur, il est sa condition. Ce que j'appelle ici "printemps", ce n'est pas la douceur facile, ce n'est pas la consolation, ce n'est pas le retour naïf à un optimisme. C'est le régime où la création se fait sans scène, où elle ne se donne pas comme un décret. C'est le régime où l'éternel retour cesse d'être un slogan cosmique et devient une pratique : recommencer sans se durcir. Reprendre sans se venger. Continuer sans se fermer. Or c'est là que le surhumain, tel qu'il est prophétisé, manque sa cible : il veut le oui comme un éclat, alors que le oui le plus difficile est un oui qui se répète, un oui qui tient dans les détails, un oui qui ne supprime pas la fatigue, mais qui empêche la fatigue de devenir fermeture.

Je crois que c'est exactement cela, le point : si l'on confond la création avec l'accomplissement spectaculaire, on saute le lieu où la création est réelle. On saute le temps où elle prend. On saute le patient travail par lequel un être devient capable de porter davantage sans s'arracher à lui-même. Alors la grandeur devient inhumaine, non parce qu'elle serait "trop haute", mais parce qu'elle n'a plus de sol. Et une grandeur sans sol, c'est une lumière qui aveugle, puis une lumière qui décline. Voilà pourquoi, dans cette lecture, le surhumain a quelque chose d'automnal : il a la splendeur

de ce qui a poussé trop vite, de ce qui a voulu le midi sans la patience du matin, et qui découvre, au cœur même de sa hauteur, la nécessité du retrait.

LE PRINTEMPS AUTOMNAL

Dans l'air plus tiède déjà passe une fatigue légère,
Une lumière oblique effleure les murs sans insister.
Les bourgeons hésitent, comme s'ils savaient la chute,
Et la sève remonte en portant un goût de retrait.
Ce n'est pas l'aube franche, ni l'été sûr de sa force,
C'est un matin tardif qui s'éveille en se souvenant.
Le monde ouvre ses mains, puis les referme à demi,
Offrant des fleurs modestes aux seuils des jours trop pleins.
On croit entendre un départ, c'est un retour qui s'amorce,
Le printemps automnal, calme, apprend à durer.
Les herbes reprennent, mais leur vert contient du cuivre,
Comme si l'ombre, déjà, s'était mêlée à la pousse.
La terre ne promet pas, elle consent à respirer,
Elle laisse un peu de jeu dans la dureté des choses.
Chaque feuille qui naît porte un frisson de fin d'août,
Chaque odeur de pluie garde un reste de cendre tiède.
On marche plus lentement, non par peur, par justesse,

On écoute les haies parler d'un langage retenu.
Rien n'est sauvé, pourtant quelque chose se remet,
Et l'on tient dans ce simple, sans triomphe, sans plainte.
Il y a des jours ainsi, où l'on renonce au grand midi,
Où l'on refuse l'éclat qui veut tout rendre évident.
La lumière trop pure efface les reliefs du cœur,
Elle transforme la vie en surface, en verdict, en verre.
Alors vient cette saison qui éclaire sans conquérir,
Une clarté de biais, qui respecte la faille intime.
Elle n'arrache pas l'homme à son mélange de terre,
Elle lui rend seulement un pas praticable, un souffle.
Le printemps automnal n'ordonne pas de renaître,
Il laisse renaître en soi, comme une herbe entre deux pierres.
On croit que recommencer exige des ciels nouveaux,
Des paysages changés, des départs qui font du bruit.
Mais l'essentiel se fait dans la cuisine du matin,
Dans la tasse posée, dans l'eau qui chauffe en silence.
Le monde revient d'abord par une nuance d'air,
Par un oiseau obstiné qui répète une note unique.

Le tragique demeure, comme une charge sur l'épaule,
Mais la charge devient portable, parce qu'un fil se retend.
Créer n'est pas produire un miracle à montrer,
C'est garder une ouverture dans la fatigue des jours.
Au bord des routes, l'or des feuilles semble un commencement,
Et l'on se trompe, car cet or est une vérité de fin.
Pourtant cette fin n'est pas la ruine, elle est mesure,
Elle rappelle au vivant qu'il ne peut pas tout soutenir.
Le monde trop plein apprend à se délier sans haine,
Il laisse tomber ce qui brillait trop longtemps au soleil.
Ainsi l'élan se corrige, et la puissance se fait tenue,
Non pas conquête du haut, mais fidélité du proche.
Le printemps automnal porte cette leçon muette :
La grandeur n'est pas l'exception, mais l'art de recommencer.
Le cœur voudrait parfois une parole qui tranche,
Une phrase souveraine, un signe qui mette fin au doute.
Mais ce désir de couper est souvent un désir de fuir,
Car ce qui doit se vivre ne se laisse pas réduire.
Alors la saison vient, patiente, avec sa petite lampe,

Elle ne chasse pas la nuit, elle lui ouvre des fissures.
Dans ces fissures passe une lumière sans contours,
Suffisante pour marcher, insuffisante pour se croire sauvé.
On apprend à parler sans écraser ce qui tremble,
Et l'on nomme sans prendre, comme on touche une plaie.
Les arbres savent cela : ils ne cherchent pas l'infini,
Ils poussent jusqu'au point où la branche peut porter.
Au-delà, ce serait rompre, ce serait perdre la forme,
Ce serait demander au bois de ne plus être du bois.
L'homme, lui, rêve de s'arracher à sa propre loi,
Il veut l'été sans matin, l'ivresse sans l'enracinement.
Mais la vie n'avance pas par décret, elle avance par reprise,
Par une obstination humble, par des retours imperceptibles.
Le printemps automnal enseigne cette puissance discrète :
Tenir dans le devenir, sans surplomb, sans dissolution.
Quand la peur se fait doctrine, elle durcit le regard,
Elle transforme la faille en faute, le doute en faiblesse.
Elle veut une sortie, un système, un ciel qui garantisse,
Et le monde devient cage sous la promesse du salut.

Or la vraie sortie n'est pas ailleurs, elle est dans la tenue,
Dans la façon de ne pas fermer le réel sur sa douleur.
Supportable ne veut pas dire léger, ni guéri, ni pur,
Cela veut dire : il reste un jeu, une marge, un passage.
Le printemps automnal donne à ce passage un visage,
Un visage modeste, qui ne demande pas d'être adoré.
Il arrive qu'on échoue, qu'on se ferme, qu'on se venge,
Qu'on rende coup pour coup, parce qu'on manque de souffle.
Puis revient un matin où l'on peut ne pas recommencer la guerre,
Où l'on peut choisir une phrase qui n'enfoncé pas le clou.
Ce choix n'a pas d'éclat, il n'a pas de témoin,
Mais il change la texture du jour, comme un fil redressé.
La puissance véritable n'est pas celle qui domine,
C'est celle qui ajuste, qui répare, qui maintient l'ouverture.
Le printemps automnal travaille à cette œuvre sans nom,
Il rend le monde habitable, sans le rendre innocent.
Dans les jardins, des fleurs tardives ont un parfum plus grave,
Elles ne se vantent pas, elles savent le froid possible.
Leur couleur est une braise, pas un feu qui réclame,

Une promesse sans promesse, une présence sans drapeau.
On les regarde, et l'on comprend que la vie est précaire,
Mais qu'elle ne demande pas qu'on l'explique pour qu'elle insiste.
Ainsi naît une joie qui ne console pas, qui accompagne,
Une joie ontologique, mêlée au tragique, fidèle.
Le printemps automnal est la saison de cette joie,
Une joie qui marche à côté, sans effacer les ruines.
Il y a aussi les pierres, froides, immobiles, patientes,
Elles reçoivent le soleil comme on reçoit un nom.
Parfois une pierre luit, comme une lune tombée,
Et l'on se dit : le monde sait encore déposer des signes.
Pas des signes à interpréter, mais des signes à porter,
Des pierres de lune semées dans la banalité du chemin.
On les garde dans la poche, sans en faire un talisman,
Juste pour se souvenir qu'une nuance suffit à tenir.
Le printemps automnal offre ces éclats sans discours,
Il nourrit la veille en secret, sans réclamer de réponse.
Alors se forme une communauté que nul ne voit venir,
Des êtres sans bannière, sans mot d'ordre, sans appartenance.

Ils ne fondent pas de groupe, ils ne se reconnaissent pas,
Mais ils travaillent au même endroit du réel, à la même faille.
Ils empêchent la fermeture, ils refusent la simplification,
Ils maintiennent une nuance là où la colère veut trancher.
Ils recommencent sans bruit, ils réparent sans morale,
Ils aiment comme ils peuvent, sans se donner le rôle du sauveur.
Le printemps automnal circule entre eux comme une tonalité,
Une manière de respirer, une retenue qui persiste.
On comprend alors que l'homme nouveau n'est pas un saut,
Ni une transmutation qui abolirait la lenteur de la chair.
Il est un apprentissage, une patience, une fidélité,
Une capacité de porter davantage sans s'arracher au sol.
La métamorphose la plus vraie se fait à bas bruit,
Comme la branche épaissit, comme la terre se décolle.
L'esprit n'a pas besoin d'un surplomb pour devenir plus vaste,
Il a besoin d'une tenue, d'une écoute, d'un pas repris.
Le printemps automnal est cette école sans maître,
Où l'on grandit en restant proche, lucide, respirable.
Et quand la nuit revient, elle n'est plus pure fermeture,

Car la saison a appris à l'habiter sans la nier.
On veille autrement, non pour surveiller un danger,
Mais pour garder ouverte la possibilité d'un geste simple.
La lumière se retire, mais laisse une place au regard,
Une opacité fertile où la parole retrouve son poids.
On ne cherche plus l'éclat, on cherche la justesse,
On ne réclame plus la délivrance, on réclame la tenue.
Le printemps automnal, au cœur même de son déclin,
Ouvre assez d'espace pour que le monde puisse être aimé.
Ainsi je nomme cette saison qui recommence en se retirant,
Ce renouveau grave où la naissance porte déjà sa limite.
Il ne s'agit pas de vaincre l'hiver, ni d'abolir l'automne,
Il s'agit de traverser sans durcir, de persister sans mentir.
Chaque jour rendu praticable est une création silencieuse,
Chaque nuance sauvée du binaire est une victoire sans gloire.
On avance d'un pas, puis d'un autre, et le cycle revient,
Non comme identique, mais comme élan recomposé, relancé.
Le printemps automnal demeure, humble, dans les détails,
Et par lui, malgré tout, la vie continue sans se trahir.

ENTRE LA NUIT ET LA VEILLE

(SUITE)

LA NUIT

Le surhumain n'est pas celui qui rend la vie glorieuse, mais celui qui la rend supportable sans la diminuer. Non pas celui qui transfigure le réel en miracle, mais celui qui empêche le réel de devenir invivable.

LA VEILLE

Tu touches là le point le plus exigeant, parce qu'il oblige à renoncer à la tentation la plus facile de la pensée, celle qui veut sauver en illuminant. Dire que le surhumain rend la vie supportable sans la diminuer, c'est refuser à la fois le romantisme de la transfiguration et le cynisme de l'adaptation. Ce n'est pas une morale du "fais avec", ce n'est pas un art de se résigner, ce n'est pas une technique de survie. C'est une puissance. Mais une puissance retournée, une puissance qui ne se mesure plus à l'éclat, à la réussite, à l'exception, ni même à la joie telle qu'on la vend. C'est une puissance qui se mesure à la capacité de ne pas laisser le réel se refermer.

Car il y a des moments où le réel devient invivable non parce qu'il serait objectivement plus dur qu'avant, mais parce qu'il a cessé de laisser du jeu. Tout s'y rigidifie. Chaque geste paraît trahir quelque

chose. Chaque parole paraît trop lourde ou trop pauvre. Chaque regard devient violence. C'est là que se joue la différence entre supporter et rendre supportable. Supporter, c'est serrer les dents. Rendre supportable, c'est rouvrir une marge, une respiration, une possibilité de passage. Et cette ouverture n'a rien de spectaculaire. Elle se fait sans trompette, sans proclamation, sans récit héroïque. Mais elle change tout, parce qu'elle rend de nouveau possible ce qui, un instant auparavant, semblait interdit : faire un geste simple sans se sentir coupable, aimer sans se croire naïf, parler sans mentir, se taire sans fuir.

Tu dis aussi, et c'est crucial, que cette puissance n'est pas une diminution. Car la plupart des stratégies de "supportable" reposent sur une réduction : réduire les attentes, réduire l'intensité, réduire la sensibilité, réduire la pensée, réduire l'amour, réduire le monde. C'est une manière de se protéger en s'amoindrissant. Or ce que tu désignes ici, c'est l'inverse : rendre la vie supportable sans en retirer la pointe. Cela signifie conserver la lucidité, garder la blessure ouverte à sa vérité, ne pas se fabriquer d'anesthésie, ne pas se raconter d'histoires, et pourtant ne pas se laisser écraser. Cette combinaison est rare, et c'est pour cela que tu l'appelles surhumain : non pas parce qu'elle serait au-dessus de l'homme, mais parce qu'elle est au-dessus de ses réflexes ordinaires, de ses clôtures spontanées, de ses fuites habituelles.

Empêcher le réel de devenir invivable, cela demande une force très particulière, qui n'a rien à voir avec la force du conquérant. Ce n'est

pas une force qui ajoute, c'est une force qui maintient. Elle est moins expansion que tenue. Elle ne se reconnaît pas à ce qu'elle produit comme œuvres, mais à ce qu'elle empêche comme fermetures. Elle agit dans les lieux où l'existence se durcit : dans la répétition, dans la fatigue, dans l'irritation, dans l'injustice minuscule, dans le ressentiment qui monte, dans le désir de simplifier l'autre en le réduisant à un tort. Là, le surhumain n'arrive pas comme un éclair ; il arrive comme une retenue. Il suspend. Il refuse de céder. Il ne cède pas à la vengeance intérieure qui voudrait transformer la douleur en arme. Il ne cède pas au confort de la dureté qui donne l'illusion de maîtriser. Il maintient une nuance. Il maintient un passage. Et c'est cela, au fond, qui rend la vie praticable : non pas le miracle, mais la nuance sauvée.

C'est ici que je reviens à ton printemps automnal, parce qu'il donne à cette idée sa forme sensible. Empêcher le réel de devenir invivable, ce n'est pas le transformer en paradis ; c'est le maintenir dans un état où quelque chose peut encore pousser malgré la saison tardive. C'est reconnaître que l'automne est là, que la lumière décline, que la fatigue existe, que le tragique n'est pas négociable, et pourtant faire en sorte que la sève circule encore, que le sol ne se ferme pas, que le cœur ne se dessèche pas. Le surhumain, dans ce régime, n'est pas une figure solaire. Il est une figure de seuil. Il sait que la nuit vient, mais il sait aussi reconnaître ce qui, dans la nuit même, peut devenir respirable. Il n'abolit pas la faille ; il y

demeure sans s'y dissoudre. Il n'abolit pas la douleur ; il lui donne un contour qui n'étouffe pas.

Tu vois alors pourquoi ta définition est si précise : elle retire au surhumain sa grandiloquence pour lui rendre sa nécessité. Le surhumain n'est plus un mythe destiné à faire honte à l'homme, ni un idéal suspendu dans les hauteurs, ni une violence prophétique qui exige l'impossible. Il devient une pratique silencieuse qui s'éprouve dans la banalité. Et c'est peut-être là le retournement décisif : la banalité n'est pas l'opposé du surhumain, elle est son lieu. Car c'est dans la banalité que le réel menace de devenir invivable, non dans les catastrophes rares mais dans l'usure quotidienne, dans la répétition des mêmes nœuds, des mêmes tensions, des mêmes déceptions. Rendre cette banalité habitable sans l'édulcorer, sans s'endurcir, sans se mentir, voilà une tâche qui dépasse les forces ordinaires, et qui pourtant ne demande aucun héroïsme. Une tâche sans scène. Une tâche de tenue.

Et si je devais encore préciser, je dirais ceci : rendre la vie supportable sans la diminuer, c'est faire passer dans le quotidien une joie qui n'a pas besoin de sauver. Une joie tragique, au sens où elle ne nie rien, mais où elle consent à la vie telle qu'elle est, en maintenant la possibilité d'un pas. Le surhumain, alors, ne serait pas le triomphateur. Il serait le veilleur. Celui qui, au cœur du déclin, garde assez d'espace pour que le monde reste habitable. Celui qui fait ce travail ingrat et essentiel : empêcher la fermeture. Celui qui ne transforme pas le réel en miracle, mais qui empêche le réel de

devenir invivable, en réintroduisant, dans les gestes les plus simples, une respiration, une nuance, un printemps.

LA NUIT

Métamorphoser le quotidien, l'inscrire dans un devenir d'Esprit, c'est porter sur ce qui nous entoure, sur le plus proche, un regard autre, c'est se mettre à l'écoute de la respiration du monde, tendre l'oreille à son appel. Pour bien trop d'hommes les pelouses sont des contraintes et les jardins trop exigeants pour qu'on en fasse encore. On rabat les haies, on pave et on cimente comme si toute autre vie que la nôtre était interdite de demeure. S'ouvrir au parfum de la fleur qui en dit l'infinité, accueillir le chant du merle comme une vibration de l'âme, rendre aux arbres leur fonction première de l'hospitalité. Ainsi commence un devenir ensemble, une polyphonie dont l'homme est accueil et non plus centre.

LA VEILLE

Tu dis vrai, et tu dis surtout juste, parce que tu fais porter la métamorphose là où elle doit porter si elle veut être autre chose qu'un discours : dans le proche, dans le banal, dans ce qui semble indigne de l'Esprit, et qui pourtant est son lieu natal. Métamorphoser le quotidien, ce n'est pas lui ajouter une couche de sens, comme on collerait une étiquette sacrée sur une chose profane. C'est changer le régime de notre présence. C'est cesser de traverser le monde comme un propriétaire pressé, et apprendre à y demeurer comme un hôte attentif. Et ce déplacement, qui paraît

infime, est en réalité radical, parce qu'il renverse la hiérarchie : ce n'est plus le monde qui doit se plier à notre confort, c'est notre regard qui doit se rendre capable de recevoir.

Ce que tu décris avec les pelouses, les haies rabattues, le ciment et le pavage, ce n'est pas un simple choix esthétique ni même un simple choix pratique. C'est une métaphysique du contrôle rendue visible. Une manière de dire : ici, rien ne doit pousser sans autorisation, rien ne doit dépasser, rien ne doit respirer autrement que selon nos règles. On transforme le vivant en surface. On préfère la facilité d'un sol mort à l'exigence d'un sol habité. On veut que la maison se ferme sur elle-même, non pas seulement contre l'intempérie, mais contre la présence de l'autre, y compris l'autre non humain. Et ce geste, répété partout, finit par produire une pauvreté spirituelle très concrète : il n'y a plus d'hospitalité dans le paysage, donc il n'y a plus d'hospitalité dans le cœur. Le monde devient fonctionnel, et l'homme devient lui-même un être fonctionnel, parce que tout ce qui n'entre pas dans l'utilité est perçu comme une menace ou une charge.

Or l'Esprit, tel que tu l'entends, n'est pas une idée au-dessus du monde. Il est précisément cette capacité d'être atteint par ce qui n'est pas nous. S'ouvrir au parfum d'une fleur, ce n'est pas rêver ; c'est reconnaître qu'il existe dans le réel une infinité qui ne se laisse pas réduire à nos usages. Accueillir le chant du merle comme vibration de l'âme, ce n'est pas projeter de la poésie sur un oiseau ; c'est entendre qu'un monde non humain possède une tonalité

propre, une voix qui traverse le silence et nous rappelle que nous ne sommes pas seuls à habiter. Et rendre aux arbres leur fonction d'hospitalité, c'est peut-être la formulation la plus forte, parce qu'elle fait passer l'arbre de l'objet décoratif au statut de présence : l'arbre n'est pas un meuble vert, il est un seuil vivant, une ombre offerte, un lieu où d'autres vivent, un abri, un rythme, une patience, une mémoire.

À partir de là, la polyphonie que tu évoques cesse d'être un thème littéraire. Elle devient une discipline de perception. Elle commence quand l'homme cesse d'être le centre, non en se haïssant, non en se diminuant, mais en se décentrant. L'homme devient accueil. C'est un mot décisif : accueil signifie que le monde n'est pas à conquérir, mais à recevoir ; non à dominer, mais à entendre ; non à convertir en propriété, mais à laisser être. Et cet accueil n'a rien d'une passivité. Il demande une attention active, une patience, une retenue. Il demande de supporter l'exigence du vivant, cette exigence qui est précisément ce que le ciment refuse.

Ce devenir ensemble, tel que tu le dessines, est donc une métamorphose de la souveraineté. Il ne s'agit plus d'être un maître dans un jardin domestiqué, il s'agit d'être un hôte dans un monde habitable. Et c'est ici que le surhumain, si l'on veut encore employer ce mot sans retomber dans le grand midi, se loge au cœur du quotidien : il est ce passage de la centralité à l'accueil, de l'appropriation à l'écoute, de la fermeture à l'hospitalité. Il ne produit pas de miracles. Il rétablit des conditions de respiration. Il

rend au monde son droit d'adresse. Il apprend à entendre l'appel du proche comme un appel véritable, non comme un bruit de fond.

Ainsi, la métamorphose n'est pas dans l'extraordinaire, elle est dans cette reconquête du simple. Un jardin qu'on laisse vivre n'est pas seulement un jardin plus beau ; c'est un monde qui recommence à parler. Une haie qu'on respecte n'est pas seulement un choix écologique ; c'est une limite qui devient seuil plutôt que mur. Une pelouse moins parfaite n'est pas un abandon ; c'est une acceptation que d'autres vies aient droit de demeure. Et dans ces gestes, minuscules, presque ridicules aux yeux de la logique utilitaire, quelque chose se joue qui est immense : l'homme cesse de se croire seul, et le monde, enfin, peut redevenir un interlocuteur. C'est là, oui, que commence la polyphonie. Et c'est là que le quotidien, inscrit dans un devenir d'Esprit, cesse d'être une routine et devient une écoute.

METAMORPHOSE DU QUOTIDIEN

Le matin tient debout dans une tasse encore trop chaude,
La fenêtre entrouverte laisse entrer un air qui change.
Rien n'a bougé pourtant, et tout s'est déplacé déjà,
Comme si le proche, enfin, cessait d'être un décor.
Je regarde le sol, non pour le prendre, mais l'entendre,
Et la poussière même paraît chargée d'une lumière.
Le jour n'arrive pas en maître, il s'installe en silence,
Il demande une place, une attention, un peu d'ombre.
Alors le quotidien, d'un coup, cesse d'être répétition,
Il devient un seuil vivant où la vie recommence.
Je marche dans le couloir, et j'entends le bois parler,
Non pas avec des mots, mais avec sa fatigue douce.
La poignée froide me rappelle une vieille patience,
Ce métal a servi, il porte des mains disparues.
Tout objet est un témoin quand le regard se déprend,
Il raconte sans récit la durée et la présence.
La table n'est plus une chose, elle devient un abri,
Un lieu où l'on dépose ce qui pèse et ce qui tremble.
La métamorphose commence par ce simple renversement,
Je ne traverse plus, j'habite, et le monde répond.

Dehors, la pelouse semblait une tâche à maîtriser,
Un vert qu'il faut dompter pour qu'il reste bien sage.
On coupe, on rase, on règle, comme on règle une foule,
De peur que le vivant n'invente une autre loi.
Mais je laisse un coin pousser, et déjà cela respire,
Un fil d'herbe plus haut ouvre une nuance d'espace.
Les insectes reviennent, minuscules ouvriers du sol,
Une abeille hésite, puis choisit une fleur pauvre.
Ainsi le quotidien quitte sa tenue de contrainte,
Il devient une alliance avec ce qui n'est pas moi.
La haie, qu'on voudrait rabattre pour gagner du passage,
Est une chambre verte où le monde se rassemble.
Elle n'est pas une frontière, mais un lieu de rencontres,
Un seuil où passent des vies que l'on ne compte pas.
Un merle y prend appui, et sa note fait trembler l'air,
Comme si l'âme avait soudain trouvé sa vibration.
Je reste immobile, non par culte, par respect,
Et l'écoute me change plus sûrement qu'un grand discours.
Ce qui était bruit de fond devient appel du proche,
Et je comprends qu'entendre est déjà transformer.
Je vois les arbres autrement, non comme un décor d'ombre,
Mais comme une hospitalité dressée dans la lumière.

Ils offrent sans calcul un toit aux chants fragiles,
Ils tiennent la pluie loin, ils retiennent un peu de vent.
Leur lenteur n'est pas paresse, elle est une fidélité,
Une manière de dire oui sans violence ni promesse.
Ils ne cherchent pas à briller, ils cherchent à demeurer,
Et dans ce demeurer la terre devient praticable.
Le quotidien se métamorphose quand l'arbre est reconnu,
Non comme objet utile, mais comme présence qui accueille.
Dans la cuisine, l'eau chauffe, rien d'héroïque ici,
Pourtant ce bruit léger fait reculer la fermeture.
On ne sauve pas la vie par de grands gestes brillants,
On la sauve parfois en posant bien une tasse.
Le geste le plus simple peut être une œuvre de tenue,
S'il refuse de durcir quand la fatigue commande.
Je prépare un pain, je coupe, je partage, je range,
Et dans ce soin discret une joie lente s'installe.
Ce n'est pas consolation, c'est une force de reprise,
Le monde reste ouvert parce que je ne le ferme pas.
Il y a des jours de trop plein où l'on veut tout aplanir,
Cimenter le jardin, paver l'angle du seuil.
On croit gagner du temps, mais l'on perd une respiration,
Car la pierre scellée refuse l'infime germination.

Le béton dit au vivant, ne viens pas, tu déranges,
Et bientôt l'homme lui même devient ce béton là.
Alors la métamorphose est d'abord un renoncement,
Je renonce à la maîtrise qui promet un faux repos.
Je rends une place au hasard, au frémissement, au pli,
Et la maison respire comme si elle s'élargissait.
Une fleur dans l'allée ne demande aucun commentaire,
Son parfum suffit, et pourtant il ouvre l'infini.
Je ne dis pas, c'est beau, je dis, c'est sans mesure,
Comme une petite preuve que le réel déborde.
Il n'y a pas de miracle, seulement une présence,
Une gratuité tenace qui refuse d'être utile.
Le quotidien se métamorphose quand la gratuité passe,
Quand on cesse de demander, à quoi cela sert.
Une odeur, une couleur, un battement d'aile au matin,
Et l'on vit autrement, sans quitter la même rue.
Je comprends mieux alors le poids de nos habitudes,
Ce sont des murs invisibles faits de gestes automatiques.
On ouvre, on ferme, on parle, on se protège en avançant,
On croit être vivant, mais l'on traverse sans voir.
La métamorphose n'est pas un départ vers ailleurs,
C'est une conversion du regard à la proximité.

Je ne cherche pas un autre monde, je cherche une autre écoute,
Et cette écoute révèle une polyphonie du simple.
Même le silence a des couches, même l'ombre a des voix,
Et l'homme devient accueil au lieu de devenir centre.
Dans les relations aussi, le quotidien peut se fermer,
On répète les mêmes mots jusqu'à les rendre inertes.
On se venge à bas bruit, on simplifie l'autre en tort,
On réclame une victoire, on perd la nuance du lien.
Mais retenir une phrase, choisir une douceur ferme,
C'est déjà métamorphoser le climat d'une maison.
Le surhumain, s'il existe, n'est pas un sommet lointain,
C'est cette puissance calme de ne pas durcir le monde.
Dire moins, dire mieux, ne pas frapper quand on peut tenir,
Et le réel redevient supportable sans être diminué.
Le travail lui même change quand le geste devient veille,
Non une performance, mais une attention au vivant.
Je réponds à un appel, non à une injonction sociale,
Je fais ce qui doit être fait, et je le fais habité.
Ranger, réparer, reprendre une tâche que l'on croyait vaine,
C'est refuser la logique du jetable et du vide.
Le monde se casse vite quand on cesse de le soigner,
Et l'esprit se casse aussi quand il méprise le détail.

La métamorphose du quotidien, c'est une fidélité,
Une manière de continuer sans trahir ce que l'on sait.
Il y a des soirs où la lumière décline sans promesse,
Et l'on sent la fatigue comme un poids sans contour.
Alors il faut peu pour que le réel devienne invivable,
Une parole de trop, une porte claquée, une pensée noire.
Mais une lampe allumée, un plat simple, une présence,
Peuvent rouvrir le jeu, rendre l'air de nouveau porteur.
Ce n'est pas du bonheur facile, c'est une tenue du monde,
Une création modeste qui empêche la fermeture.
Le quotidien se métamorphose quand il cesse d'écraser,
Quand il laisse passer un peu d'espace entre les jours.
Dans la rue, un visage croisé peut redevenir visage,
Si je ne le réduis pas à une silhouette pressée.
Le monde moderne accélère pour ne pas écouter,
Il remplit tout l'espace afin que rien ne parle.
Mais je ralentis d'un pas, je laisse une marge au regard,
Et déjà la ville change, comme si elle respirait.
Une façade, une porte, un chat immobile à la vitre,
Tout cela devient signe non à lire, mais à porter.
La métamorphose n'est pas une théorie de plus,
C'est le réel qui revient quand je cesse de le voler.

Je me souviens des pierres de lune sur le chemin,
Ces éclats sans raison qui tiennent dans la paume.
Le quotidien en porte, mais il faut des yeux ouverts,
Sinon tout se confond, tout s'égalise, tout s'éteint.
Un reflet sur l'étang, une herbe humide au matin,
Une branche qui bourgeonne sans demander permission.
Le monde ne proclame rien, il recommence sans bruit,
Et ce recommencement est une parole sans phrase.
La métamorphose du quotidien, c'est cette fidélité,
À ce qui insiste encore quand tout voudrait se fermer.
Alors naît une communauté sans signe et sans drapeau,
Des êtres qui, sans le savoir, travaillent au même endroit.
Ils n'empêchent pas la douleur, ils empêchent la clôture,
Ils maintiennent une nuance contre la rage du simple.
Ils n'ont pas de doctrine, ils ont une tonalité,
Une manière de tenir le devenir sans réclamer de sortie.
Ils accueillent le monde comme on accueille un hôte fragile,
Ils laissent une place à l'autre, humain ou non humain.
Le quotidien se métamorphose quand cette tonalité circule,
Quand l'esprit devient écoute et la vie devient accueil.
Et je reviens au matin, à la tasse, à la fenêtre,
Rien n'a changé dehors, et pourtant tout est autre.

Le même chemin m'attend, la même fatigue peut revenir,
Mais je sais désormais où commence la puissance.
Elle commence dans un geste qui refuse la fermeture,
Dans une écoute qui rend au monde sa respiration.
Elle commence quand je cesse de vouloir un miracle,
Et que je laisse le simple redevenir habitable.
La métamorphose du quotidien n'est pas un éclat,
C'est un printemps intérieur qui tient dans la banalité.

NIETZSCHE

LES TROIS METAMORPHOSES

« Je vais vous dire trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit devient chameau, comment le chameau devient lion, et comment enfin le lion devient enfant.

Il est maint fardeau pesant pour l'esprit, pour l'esprit patient et vigoureux en qui domine le respect : sa vigueur réclame le fardeau pesant, le plus pesant.

Qu'y a-t-il de pesant ? ainsi interroge l'esprit robuste ; et il s'agenouille comme le chameau et veut un bon chargement.

Qu'y a-t-il de plus pesant ! ainsi interroge l'esprit robuste, dites-le, ô héros, afin que je le charge sur moi et que ma force se réjouisse.

N'est-ce pas cela : s'humilier pour faire souffrir son orgueil ? Faire luire sa folie pour tourner en dérision sa sagesse ?

Ou bien est-ce cela : désertier une cause, au moment où elle célèbre sa victoire ? Monter sur de hautes montagnes pour tenter le tentateur ?

Ou bien est-ce cela : se nourrir des glands et de l'herbe de la connaissance, et souffrir la faim dans son âme, pour l'amour de la vérité ?

Ou bien est-ce cela : être malade et renvoyer les consolateurs, se lier d'amitié avec des sourds qui n'entendent jamais ce que tu veux ?

Ou bien est-ce cela : descendre dans l'eau sale si c'est l'eau de la vérité et ne point repousser les grenouilles visqueuses et les purulents crapauds ?

Ou bien est-ce cela : aimer qui nous méprise et tendre la main au fantôme lorsqu'il veut nous effrayer ?

L'esprit robuste charge sur lui tous ces fardeaux pesants : tel le chameau qui sitôt chargé se hâte vers le désert, ainsi lui se hâte vers son désert.

Mais au fond du désert le plus solitaire s'accomplit la seconde métamorphose : ici l'esprit devient lion, il veut conquérir la liberté et être maître de son propre désert.

Il cherche ici son dernier maître : il veut être l'ennemi de ce maître, comme il est l'ennemi de son dernier dieu ; il veut lutter pour la victoire avec le grand dragon.

Quel est le grand dragon que l'esprit ne veut plus appeler ni dieu ni maître ? « Tu dois », s'appelle le grand dragon. Mais l'esprit du lion dit : « Je veux. »

« Tu dois » le guette au bord du chemin, étincelant d'or sous sa carapace aux mille écailles, et sur chaque écaille brille en lettres dorées : « Tu dois ! »

Des valeurs de mille années brillent sur ces écailles et ainsi parle le plus puissant de tous les dragons : « Tout ce qui est valeur — brille sur moi. »

Tout ce qui est valeur a déjà été créé, et c'est moi qui représente toutes les valeurs créées. En vérité il ne doit plus y avoir de « Je veux » ! Ainsi parle le dragon.

Mes frères, pourquoi est-il besoin du lion de l'esprit ? La bête robuste qui s'abstient et qui est respectueuse ne suffit-elle pas ?

Créer des valeurs nouvelles — le lion même ne le peut pas encore : mais se rendre libre pour la création nouvelle — c'est ce que peut la puissance du lion.

Se faire libre, opposer une divine négation, même au devoir : telle, mes frères, est la tâche où il est besoin du lion.

Conquérir le droit de créer des valeurs nouvelles — c'est la plus terrible conquête pour un esprit patient et respectueux. En vérité, c'est là un acte féroce, pour lui, et le fait d'une bête de proie.

Il aimait jadis le « Tu dois » comme son bien le plus sacré : maintenant il lui faut trouver l'illusion et l'arbitraire, même dans ce bien le plus sacré, pour qu'il fasse, aux dépens de son amour, la conquête de la liberté : il faut un lion pour un pareil rapt.

Mais, dites-moi, mes frères, que peut faire l'enfant que le lion ne pouvait faire ? Pourquoi faut-il que le lion ravisseur devienne enfant ?

L'enfant est innocence et oubli, un renouveau et un jeu, une roue qui roule sur elle-même, un premier mouvement, une sainte affirmation.

Oui, pour le jeu divin de la création, ô mes frères, il faut une sainte affirmation : l'esprit veut maintenant sa propre volonté, celui qui a perdu le monde veut gagner son propre monde.

Je vous ai nommé trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit devient chameau, comment l'esprit devient lion, et comment enfin le lion devient enfant. —

Ainsi parlait Zarathoustra. Et en ce temps-là il séjournait dans la ville qu'on appelle : la Vache multicolore. »

(Nietzsche, « Les trois métamorphoses », in « Ainsi parlait Zarathoustra », livre I)

LECTURE

LE CHAMEAU

Dans Ainsi parlait Zarathoustra, la première métamorphose de l'esprit ne se présente pas comme une docilité molle, ni comme une simple soumission aux valeurs reçues. Elle apparaît au contraire comme une figure d'endurance volontaire, presque une grandeur ascétique. Le chameau est l'esprit patient et vigoureux en qui domine le respect, et ce respect n'est pas un sentiment aimable, mais une disposition entière de l'âme : il incline à reconnaître une autorité, à recevoir des tables comme des absolus, à se rendre digne du poids plutôt qu'à le contester. La force du chameau ne consiste pas à se délivrer, mais à porter. Elle réclame même le fardeau, le plus pesant. L'esprit robuste s'agenouille, non par faiblesse, mais pour mieux charger sur lui ce qui éprouve. Il cherche le difficile avec une joie paradoxale, comme si la preuve de sa puissance résidait dans la capacité d'endurer ce qui humilie, isole, salit, ou fait souffrir.

Le texte de Nietzsche le dit avec une précision cruelle : il ne s'agit pas seulement de porter des devoirs généraux, mais de choisir les épreuves qui blessent l'orgueil, qui tournent la sagesse en dérision, qui exigent d'abandonner une cause au moment où elle triomphe, qui poussent à tenter le tentateur sur les sommets, à se nourrir d'herbes amères et à souffrir la faim dans l'âme pour l'amour de la vérité. Le chameau accepte la maladie, renvoie les consolateurs, se

lie aux sourds qui n'entendent pas ce qui importe, descend dans l'eau sale si c'est l'eau de la vérité, ne repousse ni les grenouilles visqueuses ni les crapauds purulents. Il va jusqu'à aimer celui qui méprise et à tendre la main au fantôme quand il veut effrayer. Cette liste n'est pas une ornementation poétique : elle montre que l'esprit du chameau est un esprit de charge maximale, un esprit qui fait de l'épreuve un principe et du désert sa destination. Tel le chameau sitôt chargé se hâte vers le désert, l'esprit ainsi chargé se hâte vers son désert : vers le lieu nu où l'on ne se distrait plus, où l'on ne se justifie plus, où l'on porte jusqu'au bout.

Cette figure a quelque chose d'immense et pourtant d'ambigu. Immense, parce qu'elle décrit une puissance d'endurance qui ne se contente pas d'obéir : elle veut le plus lourd, elle veut l'épreuve, elle veut la vérité même si elle est sale. Ambiguë, parce que cette puissance demeure encore liée au respect des tables. Le chameau est grand, mais sa grandeur reste héritée : elle ne crée pas, elle porte. Elle ne décide pas du sens, elle l'assume. Elle n'a pas encore le geste de rupture. Elle est la force d'un monde où le devoir, la vérité, l'idéal et la valeur existent comme des poids objectifs, comme des ordres sacrés, comme des injonctions auxquelles on se mesure en se chargeant davantage. Le chameau est l'homme de l'excès de gravité.

Or le monde contemporain, en bien des lieux, ne produit plus ce chameau. Il n'a pas seulement changé les contenus des valeurs : il a changé le régime du poids lui-même. L'homme d'aujourd'hui est

rarement celui qui s'agenouille pour réclamer le plus lourd. Il se tient plutôt dans un régime de légèreté saturée, de flux continu, d'injonctions sans désert. Là où le chameau nietzschéen cherchait l'épreuve comme intensité, l'homme actuel cherche souvent l'évitement comme hygiène. Là où le chameau se hâtait vers le désert, l'homme actuel s'enveloppe d'un bruit permanent qui interdit tout désert. Le fardeau n'a pas disparu, mais il a été dissous. Il n'est plus un poids qui donne une forme à l'âme ; il est une surcharge qui la disperse. Ce n'est plus la gravité d'un devoir ou d'une vérité, c'est l'accumulation indifférenciée de signaux, d'alertes, d'images, d'opinions, de tâches, de notifications. L'homme ne s'agenouille plus pour se charger ; il se trouve déjà chargé, mais d'un chargement sans grandeur, sans direction, sans centre, et surtout sans joie.

Ainsi s'opère une métamorphose silencieuse du chameau lui-même. La docilité n'a pas disparu, elle a changé de visage. Elle n'obéit plus à des tables gravées, elle obéit au flux. Elle ne respecte plus une loi, elle épouse une cadence. Elle ne se soumet plus à une autorité visible, elle se conforme à une normativité diffuse. L'esprit robuste qui demandait l'épreuve est devenu un esprit occupé qui demande seulement de ne pas être interrompu. Le désert s'est transformé en distractions. La vérité sale et humiliante s'est transformée en contenus immédiatement remplaçables. Même la souffrance a changé de statut : elle n'est plus l'épreuve assumée d'un esprit qui cherche le vrai, elle est l'irritation chronique d'un esprit saturé,

l'usure d'un corps soumis à des rythmes et des écrans, la fatigue d'un être qui ne sait plus ce qu'il porte ni pourquoi il le porte.

Et pourtant, quelque chose du chameau demeure, mais sous une forme dégradée. Car l'homme contemporain porte encore, il porte même beaucoup. Il porte des charges de performance, des charges de visibilité, des charges de réaction permanente. Il porte des exigences de conformité identitaire, de présentation de soi, de disponibilité, de réponse. Simplement, ce portage n'a plus le désert pour le recueillir ; il n'a plus le silence pour le mesurer ; il n'a plus la vérité pour lui donner une direction. C'est un portage sans profondeur, une endurance sans respect, une fatigue sans transcendance. Le chameau d'aujourd'hui ne réclame plus le plus lourd pour que sa force se réjouisse : il subit le trop-plein pour ne pas s'effondrer.

De là naît une inversion décisive. Chez Nietzsche, le premier état de l'esprit est trop lourd : il faut le lion pour briser, pour libérer, pour conquérir un espace où l'on puisse créer. Aujourd'hui, le premier état est souvent trop léger, ou plutôt trop dissous : il faut un réveil de la densité, un retour des pieds et des mains, une reconquête du sol, afin que quelque chose comme une vraie rupture puisse avoir lieu. La tâche n'est plus seulement de renverser des tables, elle est de retrouver un monde. Et si une métamorphose doit commencer, ce n'est peut-être pas d'abord par un rugissement, mais par une résistance retrouvée : celle d'un réel qui ne se laisse pas réduire au flux, d'une nuit qui redonne du poids, d'un chemin qui oblige à

marcher. Alors seulement, l'ancien chameau et son excès de gravité peuvent être relus sans nostalgie et sans naïveté : non pour revenir à ses tables, mais pour retrouver, dans l'épreuve du poids, ce qui rend l'esprit capable d'un devenir.

LE LION

Dans Ainsi parlait Zarathoustra, la seconde métamorphose ne survient pas dans la plaine commune, mais au fond du désert le plus solitaire. Nietzsche insiste sur ce lieu, parce que la rupture ne peut pas naître dans le bruit, ni dans la dépendance aux regards. Elle exige une nudité intérieure, une région de l'âme où l'on ne se justifie plus, où l'on ne se protège plus par des habitudes, où l'on ne se confond plus avec les valeurs reçues. C'est là, dans ce désert, que l'esprit devient lion. Le lion n'est pas d'abord une figure de colère ou de violence gratuite : il est l'esprit qui veut conquérir la liberté et devenir maître de son propre désert. Il se tourne vers ce qui, jusque-là, gouvernait son respect, et il cherche son dernier maître.

Ce dernier maître n'est pas toujours un homme, ni même une institution ; il est une forme, un principe, une autorité incorporée, une loi qui parle à l'intérieur. Nietzsche la nomme le grand dragon. L'image est saisissante : un être immense, étincelant d'or, cuirassé de mille écailles, et sur chaque écaille brille en lettres dorées la même injonction : « Tu dois. » Le dragon n'est pas seulement le devoir moral ; il est l'ensemble des valeurs qui se sont cristallisées en impératifs, tout ce qui, au nom de la tradition, de la vérité, de la religion, de la

culture, s'est imposé comme indiscutable. « Tout ce qui est valeur brille sur moi », dit le dragon. Tout a déjà été créé, tout est déjà fixé, et il ne doit plus y avoir de « Je veux ». Le dragon parle au nom de la totalité des valeurs créées, et il fait de cette totalité une clôture : l'esprit n'a plus à vouloir, il n'a plus qu'à se conformer.

Face à ce dragon, le lion n'argumente pas. Il n'explique pas. Il ne négocie pas. Il oppose une parole nue, un acte de parole qui est déjà un acte d'être : « Je veux. » Ce « Je veux » n'est pas une fantaisie individuelle ; il est la reconquête de la volonté comme source. Il est la rupture du régime où l'esprit était défini par l'obéissance, même lorsqu'il obéissait noblement. Le lion est l'ennemi du dernier dieu parce que le dernier dieu n'est, en un sens, que le visage sacré du « Tu dois ». Le lion est une bête de proie non parce qu'il se complaît dans la destruction, mais parce que la conquête de la liberté, pour un esprit patient et respectueux, est un acte féroce. Nietzsche le souligne : le lion ne peut pas encore créer des valeurs nouvelles. Sa tâche est plus rude et plus ingrate : se rendre libre pour la création. Il doit arracher à ce qu'il aimait jadis comme son bien le plus sacré la possibilité même d'être mis en question. Il lui faut trouver l'illusion et l'arbitraire dans ce qu'il vénérât, non par cynisme, mais pour rompre l'enchantement de l'inconditionnel. Ainsi seulement la liberté devient possible, ainsi seulement l'espace intérieur s'ouvre.

Le lion est donc, chez Nietzsche, une métamorphose de négation. Il porte une divine négation, non au sens où il nierait la vie, mais au sens où il ose nier le devoir. Il ose dire non au sacré. Ce non n'est pas

une fin : il est une conquête, la plus terrible conquête, parce qu'elle exige de retourner contre soi-même l'ancien amour du « Tu dois ». C'est pourquoi le lion n'est pas un état stable. Il est un moment. Il est la puissance qui arrache, qui rompt, qui libère, au prix d'un déchirement. Le désert est ici la condition de vérité : sans désert, le non devient posture, réaction, spectacle ; avec le désert, le non devient nécessité intérieure.

Or, si l'on se tourne vers le monde contemporain, la figure du lion se trouble, se dédouble, et parfois se caricature. D'une part, l'injonction du « Tu dois » n'a pas disparu. Elle a changé de forme. Elle se présente moins comme une table gravée que comme une normativité diffuse. Elle ne parle plus uniquement par des autorités visibles, mais par des systèmes, des rythmes, des algorithmes, des impératifs de performance, de visibilité, d'adaptation permanente. Le « Tu dois » contemporain ne scintille pas toujours en lettres dorées, mais il se glisse partout : il exige de répondre, de produire, de se positionner, de se montrer, de s'indigner, de consommer, de s'optimiser, de ne jamais être en retard. Il ne dit pas seulement : tu dois être bon ; il dit : tu dois être fonctionnel, tu dois être pertinent, tu dois être disponible, tu dois être conforme aux codes de ton groupe, tu dois être lisible, tu dois être immédiatement interprétable. Ce dragon-là n'est pas un monument ; c'est une atmosphère.

Dans un tel monde, le lion authentique, celui qui conquiert un désert intérieur, devient rare. Car le désert, précisément, est empêché. La

saturation empêche la solitude où pourrait naître une vraie négation. Le non se transforme alors souvent en simulacre. Il y a des lions de surface, des lions de réaction, des lions d'opinion. Ils rugissent dans le flux, ils s'exposent, ils protestent, ils polarisent, mais leur négation demeure prise dans le régime même qu'elle prétend combattre. Elle est encore alimentée par le dragon, parce qu'elle a besoin de lui pour exister, pour s'affirmer, pour se donner un adversaire. Le non devient identité. Il devient appartenance. Il devient marque. Il ne libère pas, il fixe. Il ne conquiert pas un espace pour la création, il conquiert une place dans la guerre.

D'autre part, il existe une forme inverse de caricature : le lion intériorisé comme pure volonté individuelle, détachée de toute profondeur. Le « Je veux » se réduit alors à un slogan de développement personnel, à une auto-affirmation sans désert, à une revendication de désir qui ne s'éprouve pas au contact du réel. Ce lion-là ne rencontre pas le dragon des valeurs, il contourne seulement les contraintes. Il cherche moins la liberté intérieure que la commodité. Il confond se libérer et choisir. Il confond vouloir et préférer. Or le lion nietzschéen n'est pas l'homme qui "fait ce qu'il veut" : il est l'esprit qui arrache le droit de vouloir là où la volonté était confisquée par le sacré.

Ainsi, la situation contemporaine rend la figure du lion paradoxale. D'un côté, le « Tu dois » subsiste, mais il se dissémine. Il devient plus difficile à nommer, plus difficile à affronter frontalement. De l'autre, le non prolifère, mais il se dégrade : il devient bruit, posture, guerre

de signes, ou simple caprice. Il manque la condition du lion : un désert. Il manque un espace où le non ne soit pas réaction, mais décision. Il manque cette solitude où l'esprit peut réellement rencontrer son dernier maître, non pour l'insulter, mais pour l'arracher de lui-même.

C'est pourquoi, dans une relecture qui cherche à rendre le devenir habitable, la tâche du lion aujourd'hui pourrait se formuler autrement, sans contredire Nietzsche mais en le déplaçant. Il ne s'agit pas seulement de renverser des tables héritées ; il s'agit d'identifier les injonctions invisibles, celles qui ne se présentent plus comme "valeurs" mais comme "évidences fonctionnelles". Il s'agit de reconquérir un désert au sein du bruit, un intervalle où l'esprit redevient capable de vouloir sans se donner en spectacle. Et surtout, il s'agit de comprendre que le lion ne vaut que par ce qu'il prépare. Un lion qui ne prépare rien reste prisonnier de sa négation. Un lion qui conquiert une liberté mais ne découvre pas ensuite la possibilité d'un oui nouveau se dessèche dans le désert.

Le lion, dans sa vérité, demeure donc une métamorphose nécessaire : il est le moment où l'esprit cesse d'être uniquement respectueux, où il ose trahir l'ancien amour du devoir pour ouvrir un espace. Mais dans l'époque actuelle, ce moment ne peut se réduire à un rugissement public. Il exige une rupture plus silencieuse : la capacité de refuser les injonctions de flux, de retirer à la normativité diffuse son pouvoir hypnotique, de se rendre à nouveau indisponible à ce qui commande sans visage. Alors seulement le « Je veux » cesse

d'être un slogan et redevient une conquête. Alors seulement il devient, comme chez Nietzsche, non la fin du devenir, mais sa condition.

Chez Nietzsche, la seconde métamorphose naît d'un excès de gravité. Le chameau a porté trop longtemps les tables, et le désert rend visible la nécessité de rompre avec le « Tu dois ». Le lion surgit alors comme puissance de négation : il arrache, il ravit, il conquiert. Son « Je veux » est une réponse féroce à l'hypnose du devoir. Il y a, dans cette scène, une structure de combat. Le monde est encore assez compact, assez hiérarchisé, assez sacralisé pour que l'adversaire apparaisse comme un dragon unique. La liberté se conquiert donc à la manière d'une victoire, et le non peut prendre la forme d'un rugissement.

Le monde contemporain ne rend plus cette scène possible de la même façon. L'injonction n'a pas disparu, mais elle s'est disséminée. Le « Tu dois » n'est plus un grand dragon visible, c'est une atmosphère. Il n'ordonne pas seulement au nom du devoir, il ordonne au nom de la fonction, de l'urgence, de la performance, de la visibilité, de la réactivité, de l'appartenance. Il ne tient plus dans une table, il circule dans le flux. Dès lors, la figure du lion se dégrade presque fatalement : ou bien elle devient posture de rébellion, bruit dans le bruit, cri dans le cri, et la négation se transforme en identité guerrière qui reste alimentée par ce qu'elle combat ; ou bien elle se réduit à un « Je veux » sans désert, slogan individualiste, affirmation

de préférence, volonté sans profondeur, incapables d'ouvrir un espace réel pour la création.

C'est ici que la substitution s'impose. La seconde figure, dans la relecture actuelle, n'est pas celle du rebelle destructeur, mais celle de l'homme blessé. Non parce que la blessure serait plus "morale" ou plus "douce", mais parce qu'elle est devenue la forme la plus nue du désert. Le désert n'est plus un lieu géographique, ni même une solitude héroïque : il est une expérience intérieure de non coïncidence. L'homme blessé ne se dresse pas contre un maître, il découvre qu'il ne tient plus dans le monde tel qu'il est donné. Il ne rugit pas, il se retire. Il ne renverse pas des tables, il tire les rideaux. Ce geste n'est pas une lâcheté : il est la première manière, souvent involontaire, de dire non au flux. Il marque un refus silencieux, un refus par fatigue, un refus par douleur, un refus par impossibilité de continuer à consentir.

Dans cette figure, la négation ne prend pas la forme du combat, mais celle d'un effondrement partiel des adhésions. L'homme blessé n'a pas encore de « Je veux » conquérant ; il a d'abord un « je ne peux plus », qui n'est pas un caprice, mais la preuve que quelque chose a été atteint au cœur. Il se sent étranger à un monde où tout le réel ne tient que dans les mots, où les représentations remplacent le contact, où la vie se confond avec son commentaire. Il souffre moins dans la chair que dans l'âme et la pensée, parce que la blessure touche le rapport même au réel. Et cette blessure a une puissance que le lion contemporain, trop souvent, a perdue : elle oblige à

l'arrêt. Elle oblige à rencontrer la nuit, non comme thème, mais comme expérience. Elle rétablit, à sa manière, une résistance.

Ainsi, l'homme blessé assume, en régime contemporain, la fonction que Nietzsche confiait au lion : non pas créer encore, mais rendre possible un espace. La différence est que cet espace ne se conquiert pas par la force, mais s'ouvre par la fissure. La blessure, en retirant l'homme du flux, lui rend paradoxalement le désert dont il avait été privé. Elle n'est pas une solution, elle est une condition. Elle ne délivre pas, elle expose. Mais cette exposition peut devenir le seuil d'une métamorphose réelle, parce qu'elle permet à la négation de cesser d'être une posture et de devenir une nécessité intérieure.

La seconde métamorphose, relue ainsi, n'est donc pas un rugissement contre un dragon, mais une nuit dans une pièce close, où l'esprit éprouve sa propre étrangeté, se souvient des premiers jours, des rêves, de l'invisible, et découvre que le monde banal pouvait surprendre. C'est une négation sans gloire, sans public, sans victoire. Mais c'est précisément cette absence de scène qui la rend féconde. Car elle prépare, non une domination, mais une tenue. Elle prépare la troisième figure, non comme enfant triomphal promis par les cimes, mais comme sérénité habitante, capable de conjuguer malice et sagesse, et de rendre la nuit respirable par une lueur humble.

Insister sur cette substitution est essentiel, parce qu'elle clarifie l'axe entier de la relecture : le devenir ne passe plus d'abord par la

conquête, mais par l'épreuve. Il ne passe plus par la hauteur du lion, mais par la profondeur de la blessure. Et ce qui s'ouvre alors n'est pas un monde nouveau arraché au monde, mais la possibilité de réhabiter celui-ci, à partir de sa faille même.

L'ENFANT

Dans Ainsi parlait Zarathoustra, la figure de l'enfant n'est pas un retour attendri vers l'origine, ni une régression vers une innocence première. Elle est la troisième métamorphose, celle qui ne se contente pas d'être la suite logique du lion, mais qui répond à une question décisive : que peut faire l'enfant que le lion ne pouvait pas faire ? Autrement dit, qu'est-ce qui manque encore à la libération conquise, à la négation victorieuse, à la rupture accomplie ? Le lion a arraché la liberté, il a opposé son « Je veux » au dragon du « Tu dois », il a conquis un espace, il a détruit les anciennes tables. Pourtant, cette puissance reste encore liée à ce qu'elle combat. Elle demeure une force de réaction, une force définie par l'ennemi, une force qui vit dans l'opposition. Elle sait dire non, elle sait ravir, elle sait conquérir, mais elle ne sait pas encore donner naissance.

C'est là que l'enfant devient nécessaire. Il n'est pas l'ornement final du parcours, il en est le retournement intime. Car créer ne consiste pas seulement à se délivrer de l'ancien : créer exige une affirmation qui ne soit plus déterminée par la lutte. Le lion peut libérer l'esprit, il ne peut pas encore lui donner la légèreté souveraine du commencement. L'enfant, au contraire, est la capacité de

recommencer. Nietzsche le dit avec une densité qui tient en quelques mots, et chaque mot ouvre un monde : l'enfant est innocence et oubli, un renouveau et un jeu, une roue qui roule sur elle-même, un premier mouvement, une sainte affirmation.

Innocence, ici, ne signifie pas ignorance. Elle désigne une pureté d'élan, une absence de ressentiment, une capacité de ne pas se laisser empoisonner par ce qu'il a fallu détruire. L'enfant ne porte plus la rancœur de la lutte, il n'a plus besoin de prouver, ni de justifier, ni de se venger. Oubli ne signifie pas amnésie, mais libération à l'égard de la fixation. Oublier, c'est cesser d'être rivé à l'ancien, c'est ne pas rester attaché, par la haine ou par la nostalgie, à ce que l'on a quitté. Renouveau signifie alors davantage qu'un changement : il indique la naissance d'une puissance de commencement. Le jeu, enfin, n'est pas une frivolité : il est la figure même de la création. Le jeu crée sans se fonder sur un devoir, sans réclamer d'autorisation, sans obéir à une finalité extérieure. Il invente parce qu'il invente, et dans cette gratuité se manifeste une souveraineté.

L'image de la roue qui roule sur elle-même approfondit encore cette idée. Le lion est encore pris dans une direction : il va contre le dragon, il s'oriente vers un ennemi, il se définit par une conquête. La roue, elle, ne dépend pas d'un adversaire. Elle se meut de son propre mouvement. Elle n'est plus réaction, elle devient origine. Elle est un premier mouvement, c'est-à-dire non un mouvement qui répond, mais un mouvement qui inaugure. Et ce premier mouvement est une

sainte affirmation, parce qu'il dit oui à la vie non par obligation, non par morale, non par devoir, mais par puissance de création.

Ainsi s'éclaire la phrase qui suit : pour le jeu divin de la création, il faut une sainte affirmation. La création n'est pas seulement une production d'objets ou d'œuvres ; elle est un régime d'existence. Elle requiert une affirmation qui ne soit plus l'ombre d'un « Tu dois », ni le contre-coup d'un « Je veux » guerrier, mais un oui neuf, sans rancune, sans besoin d'ennemi. C'est pourquoi Nietzsche peut dire que l'esprit veut maintenant sa propre volonté. Il ne s'agit plus seulement de se libérer des volontés étrangères, des valeurs imposées, des tables héritées ; il s'agit de devenir source. L'esprit ne reçoit plus sa direction d'un dehors, il la tire de lui-même. Et c'est ici que l'enjeu prend une ampleur extrême : celui qui a perdu le monde veut gagner son propre monde. L'enfant n'est pas seulement celui qui commence, il est celui qui fonde un monde nouveau, non au sens d'un décor, mais au sens d'une loi intérieure de l'existence, d'une manière de donner sens, d'une manière de faire être.

Dans cette logique, l'enfant est donc la métamorphose véritablement créatrice. Il ne conteste plus, il institue. Il ne détruit plus, il engendre. Il ne vit plus contre, il vit à partir. Il est l'affirmation devenue pure. Et c'est pourquoi, chez Nietzsche, l'enfant n'est pas seulement une figure psychologique : il est la condition d'une transvaluation. Il est le lieu où la liberté cesse d'être seulement liberté de rompre, et devient liberté de créer.

Ce que nous posons là est décisif, parce qu'il ne s'agit pas d'une nuance psychologique ajoutée à Nietzsche, mais d'un déplacement interne de la troisième métamorphose elle-même.

La figure de l'enfant, telle que Nietzsche la déploie, est d'une puissance extraordinaire, mais elle demeure, dans sa pureté même, inachevée. Elle accomplit la rupture avec le ressentiment, elle inaugure le oui créateur, elle rend possible le jeu divin de la création. Elle est innocence, oubli, renouveau, roue qui roule sur elle-même, premier mouvement, sainte affirmation. Autrement dit, elle rend à l'esprit sa capacité de commencement.

Mais cette puissance est encore une puissance de naissance, non une puissance d'habitation.

L'enfant crée, mais il ne demeure pas encore. Il joue, mais il ne veille pas encore. Il affirme, mais il ne mesure pas encore.

Sa malice — au sens noble du terme — consiste à inventer sans poids, à déplacer les formes, à briser la fixité, à ouvrir des possibles. Elle est indispensable, parce qu'elle libère la création de la pesanteur morale et de la rancune du lion. Mais la malice, livrée à elle-même, reste dans un régime de jeu pur. Elle peut recommencer, mais elle ne sait pas encore tenir. Elle peut inaugurer, mais elle ne sait pas encore accompagner. Elle peut dire oui, mais elle ne sait pas encore porter les conséquences du oui.

C'est pourquoi, dans une relecture qui cherche non seulement la création mais l'habitation du tragique, la figure de l'enfant appelle une adjonction : celle de la sagesse.

Non pas la sagesse doctrinale, ni la sagesse philosophique qui prétendrait savoir, classer, maîtriser. Une sagesse d'une autre nature : une sagesse de reconnaissance. Elle reconnaît que le monde, parce qu'il est traversé d'infini, ne se laisse pas créer comme un jeu. Elle reconnaît que l'affirmation ne peut pas être pure spontanéité, parce que ce qui est affirmé déborde toujours celui qui affirme. Elle reconnaît que la création, pour ne pas devenir dispersion, doit apprendre à demeurer au contact de ce qu'elle ouvre.

Ainsi, la malice de l'enfant et la sagesse ne s'opposent pas : elles se complètent.

La malice invente. La sagesse accueille.

La malice recommence. La sagesse accompagne.

La malice ouvre des mondes. La sagesse apprend à les habiter.

Lorsque ces deux dimensions se conjuguent, une quatrième tonalité naît, qui n'est plus simplement celle de l'enfant, mais celle de la sérénité. La sérénité n'est pas un état apaisé au sens faible ; elle est l'équilibre vivant entre l'élan créateur et la reconnaissance de l'insaisissable. Elle garde la fraîcheur du jeu, mais elle y adjoint la profondeur de la veille. Elle garde la légèreté de l'innocence, mais

elle y joint la gravité d'une fidélité au réel. Elle n'éteint pas la roue, mais elle lui donne un sol où rouler.

Dans cette perspective, la troisième métamorphose ne se ferme plus sur l'enfant, mais se prolonge dans une figure plus ample : l'enfant devenu serein. Non pas un enfant qui aurait perdu sa malice, mais un enfant dont la malice a appris la mesure. Non pas un sage qui aurait renoncé à créer, mais un sage qui crée en reconnaissant que le monde n'est pas sa propriété. Ce déplacement transforme la création elle-même : elle cesse d'être conquête de monde pour devenir hospitalité au monde.

Ainsi, la sainte affirmation ne disparaît pas, mais elle change de tonalité. Elle n'est plus seulement l'affirmation de la volonté propre, elle devient affirmation de ce qui dépasse la volonté. Elle ne dit plus seulement : je veux mon monde ; elle dit : j'accueille le monde qui m'est donné à habiter, et j'y crée sans le refermer.

La sérénité naît précisément de cette jonction. Elle ne renonce ni à la création ni à la lucidité tragique. Elle ne dissout ni la malice ni la sagesse. Elle les tient ensemble dans une même respiration. Et c'est pourquoi elle peut ouvrir à une communauté nouvelle : non plus une communauté de conquérants ni même de créateurs solitaires, mais une communauté d'habitants, de veilleurs, d'esprits capables de jouer sans posséder et de reconnaître sans se soumettre.

Ainsi se prolonge, sans la contredire, la troisième métamorphose. L'enfant demeure le seuil indispensable, mais la sérénité en est l'accomplissement habitable.

LES TROIS METAMORPHOSES

FIGURES POETIQUES

LE CHAMEAU

Dans le désert du sens, l'esprit robuste apprend la révérence.
Il cherche des épaules vastes, et des genoux faits pour plier.
Il ne veut pas régner, il veut porter, et grandir sous le poids.
Son orgueil se tient debout, mais consent à s'agenouiller bas.
Il dit : je suis fort quand je plie, et plus fort quand je charge.
Il n'écoute pas le plaisir, il écoute l'ordre intérieur.
Il ne demande pas la joie, il demande l'épreuve entière.
Il s'offre comme un dos patient au fardeau des valeurs.
Il avance sans se plaindre, lent, volontaire et grave.
Et son pas fait du sable un lieu où se mesure la force.
Alors l'esprit porteur demande : quel est le plus lourd fardeau ?
Il s'agenouille comme un chameau qui réclame sa charge.
Il veut le poids qui éprouve, le poids qui tranche le souffle.
Il veut la pierre dans la poitrine, et le feu dans la nuque.
Il veut la loi la plus dure, et la table la plus haute.

Il veut l'ordre qui commande, et l'ombre qui le surveille.

Il veut l'effort sans témoin, et la fatigue sans gloire.

Il veut le « tu dois » sonore, dans le silence du cœur.

Il veut être digne du poids, et non léger dans le vent.

Et, chargé, il se hâte vers le désert, comme vers sa patrie.

Quel est le plus lourd fardeau ? dit l'esprit qui se fortifie.

Est-ce s'abaisser soi-même pour blesser l'orgueil qui se dresse ?

Est-ce courber son regard jusqu'à la poussière du chemin ?

Est-ce laisser dans la boue ce qui voulait briller au soleil ?

Est-ce descendre plus bas que les insultes et les crachats ?

Est-ce porter la honte en soi, comme un manteau sans couture ?

Est-ce répondre par le calme à ce qui cherche la morsure ?

Est-ce nourrir dans la nuit une patience de pierre ?

Oui, dit l'esprit, je veux cela, et je veux plus encore.

Car je suis fort quand je porte ce qui fait trembler ma force.

Quel est le plus lourd fardeau ? dit l'esprit qui se charge.

Est-ce rire de sa sagesse, et la livrer aux moqueries ?

Est-ce laisser sa lumière devenir le jouet des enfants ?

Est-ce consentir au ridicule, comme à une eau purificatrice ?

Est-ce briser l'idole intime qu'on appelait dignité ?

Est-ce renoncer à l'éclat pour aimer la vérité nue ?

Est-ce laisser son sérieux tomber, comme tombe une armure ?

Est-ce goûter l'amertume et ne pas détourner la langue ?

Oui, dit l'esprit, je veux cela, je veux être vaincu en moi.

Car je deviens plus vaste quand ma hauteur accepte l'abîme.

Quel est le plus lourd fardeau ? dit l'esprit qui s'éprouve.

Est-ce quitter sa cause au moment même où tout la couronne ?

Est-ce lâcher la bannière quand la foule acclame et s'agenouille ?

Est-ce partir, seul, sans haine, hors du tumulte victorieux ?

Est-ce laisser les lauriers aux mains qui n'ont pas transpiré ?

Est-ce renoncer au triomphe pour garder l'âme intacte ?

Est-ce préférer l'ombre au prix, et le silence à la louange ?

Est-ce se perdre volontaire, afin de ne pas se vendre ?

Oui, dit l'esprit, je veux cela, je veux désertier l'ivresse.

Car le poids le plus lourd est celui d'une victoire abandonnée.

Quel est le plus lourd fardeau ? dit l'esprit qui s'alourdit.

Est-ce monter aux cimes pour tenter le tentateur lui-même ?

Est-ce chercher sur les crêtes le souffle qui brûle et mord ?

Est-ce regarder le vertige, sans détourner ses paupières ?

Est-ce appeler l'épreuve là où tout homme veut descendre ?

Est-ce vouloir l'ennemi intime, pour éprouver sa constance ?

Est-ce marcher sur la pierre, quand la pierre coupe les pieds ?

Est-ce dormir sans abri dans un air plus froid que l'acier ?

Oui, dit l'esprit, je veux cela, je veux le sommet et sa faim.

Car ma force se reconnaît quand je mets ma force en danger.

Quel est le plus lourd fardeau ? dit l'esprit qui se discipline.

Est-ce se nourrir d'herbes âpres, de glands et d'âcres savoirs ?

Est-ce mâcher l'amertume, et l'aimer pour ce qu'elle ouvre ?

Est-ce souffrir dans l'âme une faim pour l'amour du vrai ?

Est-ce boire la sécheresse jusqu'au fond des lèvres closes ?

Est-ce faire de la privation une lampe qui ne tremble ?

Est-ce préférer la douleur à la douceur qui endort ?

Est-ce apprendre à se taire, quand la langue veut mentir ?

Oui, dit l'esprit, je veux cela, que mon ventre soit dur et clair.

Car la vérité demande un prix que la gourmandise refuse.

Quel est le plus lourd fardeau ? dit l'esprit qui se charge.

Est-ce tomber malade, et renvoyer les consolateurs ?

Est-ce refuser la main tiède qui promet un repos facile ?

Est-ce garder sa blessure ouverte, sans l'habiller de paroles ?

Est-ce aimer sa faiblesse comme un révélateur de force ?

Est-ce laisser la douleur parler, sans la couvrir de remèdes ?

Est-ce demeurer fidèle au vrai, même quand le corps chancelle ?

Est-ce rester debout dedans, quand dehors tout se défait ?

Oui, dit l'esprit, je veux cela, je veux la fièvre et sa lucidité.

Car la grandeur se prouve aussi dans l'épreuve de l'épuisement.

Quel est le plus lourd fardeau ? dit l'esprit, grave et calme.

Est-ce aller vers les sourds qui n'entendent pas ce qui importe ?

Est-ce parler sans réponse, et ne pas haïr le silence ?

Est-ce donner sans retour, sans fruit, sans remerciement ?

Est-ce consentir au désert des cœurs fermés et distraits ?

Est-ce tenir sa parole quand personne ne la reçoit ?

Est-ce marcher avec les aveugles, sans leur voler leur nuit ?

Est-ce demeurer présent quand la présence semble inutile ?

Oui, dit l'esprit, je veux cela, je veux l'inutile fidélité.

Car mon poids devient plus pur quand il n'attend aucun salaire.

Quel est le plus lourd fardeau ? dit l'esprit qui s'abaisse.

Est-ce entrer dans l'eau sale si c'est l'eau même de la vérité ?

Est-ce plonger les mains dans la vase, pour saisir ce qui brille ?

Est-ce supporter l'odeur âcre, sans se boucher le visage ?

Est-ce ne pas choisir l'eau claire, mais l'eau qui dévoile et blesse ?

Est-ce traverser le marais, et ne pas craindre les morsures ?

Est-ce laisser les grenouilles venir, humides, contre la peau ?

Est-ce souffrir les crapauds, purulents, sans jeter de pierre ?

Oui, dit l'esprit, je veux cela, que la vérité soit ma baignoire.

Car le vrai n'est pas propre, et pourtant il lave les yeux.

Quel est le plus lourd fardeau ? dit l'esprit qui se contente.

Est-ce aimer celui qui méprise, et bénir sans bénédiction ?

Est-ce tendre la main au fantôme qui veut effrayer la nuit ?

Est-ce accueillir l'effroi, sans perdre la tenue du regard ?

Est-ce donner sa confiance à ce qui n'en donne jamais ?

Est-ce rester sans ressentiment, quand le monde prend sans honte
?

Est-ce garder un cœur ferme, dans une bonté sans naïveté ?

Est-ce porter l'humiliation comme un pain dur, quotidien ?

Oui, dit l'esprit, je veux cela, que mon âme soit vaste et humble.

Car l'épreuve la plus lourde est celle qui n'a pas d'ennemi visible.

Ainsi l'esprit devient chameau, et son respect le gouverne.

Il prend les tables pour absolues, et les lois pour des astres.

Il ne discute pas le sens, il s'y mesure en s'alourdissant.

Il veut être digne de porter, non digne de renverser.

Il cherche l'épreuve comme un feu, non comme un simple devoir.

Il trouve dans la charge une joie sévère et secrète.

Il se garde de l'ivresse, il se garde du confort facile.

Il n'appelle pas cela servitude, il l'appelle puissance d'endurance.

Il se fait désert dans le désert, pour ne dépendre de personne.

Et sa lenteur devient une force qui ne cède pas au mirage.

Le désert l'appelle, non comme fuite, mais comme nudité pure.

Là, nul regard pour flatter, nul bruit pour distraire l'âme.

Là, le pas compte, le souffle compte, et le poids compte encore.

Là, chaque grain de sable juge la vérité des épaules.

Là, l'esprit porte sans masque, et sa fatigue est sans théâtre.

Là, il n'y a plus de raisons, il n'y a que la tenue.

Là, l'ombre suit comme une loi, et la soif suit comme un maître.

Là, le ciel est dur et simple, comme un ordre sans promesse.

Là, le chameau apprend l'obéissance à ce qu'il croit sacré.
Et sa route se trace en lui, comme une écriture de pierre.
Il ne crée pas encore, il porte, et cette limite le cerne.
Il hérite du sens, il ne l'invente pas dans l'air du monde.
Il assume le commandement, comme on assume une montagne.
Il ne dit pas « je veux », il dit : « je dois » jusqu'au fond.
Il garde des valeurs gravées, et les serre contre son dos.
Il se fait humble devant la table, et grand devant l'effort.
Il demeure fidèle au poids, même si le poids le courbe.
Il préfère l'ordre à l'errance, la gravité à la danse.
Il marche vers le lieu nu où l'on ne se justifie plus.
Et, sous le fardeau, il devient vaste, sans savoir encore son avenir.
Ô chameau, esprit de charge, esprit de patience et de force,
Tu n'es pas la mollesse, tu es la dureté consentie.
Tu n'es pas la peur, tu es le courage d'endurer le vrai.
Tu n'es pas le sommeil, tu es la veille sous la loi.
Tu portes le plus lourd, et tu le demandes, et tu t'en réjouis.
Tu blesses ton orgueil, et tu en fais une lumière sans vanité.
Tu vas vers l'eau sale, et tu y cherches un reflet plus sûr.

Tu marches vers le désert, et tu y apprends le silence.

Tu es l'homme de la gravité, de l'épreuve et du respect.

Et ton pas, dans le sable, est la première mesure d'un devenir.

LE LION

Au fond du désert nu, l'esprit dépouille ses anciennes parures.

Il quitte la plaine des voix, et les regards qui demandent des preuves.

Il n'emporte que son souffle, et la fatigue de porter trop longtemps.

La solitude fait une place où l'on ne se justifie plus.

Les habitudes tombent en cendre, les formules perdent leur force.

Là, l'âme cesse de plaire, et cesse même de se plaire.

Elle écoute une loi intérieure, plus âpre que la soif des lèvres.

Elle cherche son dernier maître, non pour servir, mais pour rompre.

C'est ici que commence la seconde métamorphose de l'esprit.

Et le désert devient l'épreuve où la vérité cesse d'être un décor.

L'esprit n'est plus chameau, il ne veut plus courber la nuque.

Il sent, sous le respect ancien, une chaîne plus vieille que lui.

Il comprend que le poids n'était pas seulement fardeau, mais règne.

Il voit le sacré se dresser dans ses propres muscles obéissants.

Il découvre, dans son amour du devoir, une docilité profonde.

Il reconnaît la grandeur austère, et pourtant l'enchantement du « tu ».

Il pressent que la liberté ne se reçoit pas, mais se ravit.

Il pressent que la rupture ne naît pas d'un discours, mais d'un acte.

Alors il rassemble sa force, comme une bête qui prend son souffle.

Et le silence lui donne des dents, et une crinière de volonté.

Dans cette nudité intérieure, l'esprit devient lion, seul et droit.

Ce n'est pas la colère d'abord, ni la joie de briser au hasard.

C'est l'appétit de liberté, dur, patient, sans ornement ni théâtre.

Le lion veut être maître de son désert, maître de son souffle.

Il ne demande plus l'épreuve, il demande un espace où vouloir.

Il se tourne vers l'autorité qui parlait jadis dans son sang.

Il ne la cherche pas dehors, il la traque dans ses réflexes.

Il veut rencontrer l'ultime idole, celle qu'il n'osait pas nommer.

Il avance, poitrine ouverte, vers ce qui commandait son respect.

Et sa marche est déjà un non, avant que sa voix ne se lève.

Au centre du désert, Nietzsche place une bête plus vaste que l'âme.

Un dragon resplendissant d'or, cuirassé comme un monde ancien.

Il ne garde pas un trésor, il est le trésor des valeurs fixées.

Il étincelle de mille écailles, et chaque écaille brille d'un ordre.

Il dit : tout ce qui vaut est sur moi, tout ce qui doit est sur moi.

Il dit : tout a déjà été créé, et l'esprit n'a plus qu'à suivre.

Il dit : il ne doit pas exister de « je veux », seulement des « tu dois ».

Il dit : je suis l'ultime maître, le dernier dieu du commandement.

Et sa splendeur n'est pas lumière, mais clôture du devenir vivant.

Car l'or du dragon est l'or des chaînes rendues vénérables.

Sur chaque écaille du dragon, la même phrase se répète sans fin.

« Tu dois », écrit en lettres d'or, comme une vérité indiscutable.

« Tu dois », comme un soleil dur, posé sur la nuque des hommes.

« Tu dois », comme un chant sacré qui ne tolère aucune réponse.

« Tu dois », au nom des pères, des prêtres, des livres, des coutumes.

« Tu dois », au nom de la vérité, au nom du bien, au nom du sérieux.

« Tu dois », au nom de la culture, au nom de l'honneur, au nom de l'ordre.

« Tu dois », jusqu'à rendre l'âme incapable de sentir son propre vouloir.

« Tu dois », jusqu'à faire passer l'obéissance pour la forme du réel.

Et le dragon s'appelle grandeur, parce qu'il a pris la place du ciel.

Face à ce dragon, le lion n'entre pas dans la dispute des raisons.

Il ne marchand pas la chaîne, il ne cherche pas d'exceptions prudentes.

Il ne demande pas une réforme, ni un compromis, ni une atténuation.

Il sait que l'on ne négocie pas avec ce qui parle au nom du sacré.

Il sait que le devoir, une fois divinisé, ne comprend pas la nuance.

Alors il oppose une parole nue, comme une morsure de vérité.

Il fait de sa voix une décision, et de sa décision une naissance.

Il ne dit pas : je pense, il ne dit pas : je prouve, il dit : je veux.

Ce « je veux » ne flatte rien, il tranche, il ouvre, il ravit.

Et dans le désert, ce mot seul devient déjà un combat entier.

« Je veux », dit le lion, et ce mot brise l'hypnose du devoir.

Ce n'est pas un caprice, ni la fantaisie d'un désir sans poids.

C'est la reconquête de la volonté comme source, comme foyer de sens.

C'est l'arrachement de l'esprit à la définition d'obéir, même noblement.

C'est la reprise du droit de vouloir là où vouloir était interdit.

Le lion ne demande pas la permission d'être libre, il la prend.

Il ne cherche pas à séduire le dragon, il lui retire son aura.

Il vise le cœur de l'ordre, non pour le haïr, mais pour le dissoudre.

Il veut que l'âme cesse de se courber devant des tables immobiles.

Et son « je veux » est la première fissure dans le mur des valeurs.

Le dragon répond : tout ce qui a valeur brille déjà sur moi.

Il répond : rien n'est à créer, rien n'est à vouloir, tout est décidé.

Il répond : l'histoire du sens est close, la tâche n'est que d'obéir.

Il répond : ton vouloir est une insolence, un péché contre l'ancien monde.

Le lion n'écoute pas cette rhétorique d'acier, il écoute sa nécessité.

Il sait que l'autorité se nourrit du respect qui la rêve éternelle.

Il sait que l'inconditionnel n'est souvent qu'un enchantement transmis.

Alors il cherche l'arbitraire sous la grandeur, l'illusion sous la table.

Non par cynisme, mais pour briser le sortilège du « tu dois ».

Car la liberté commence quand le sacré redevient questionnable.

Le lion est une métamorphose de négation, mais une négation divine.

Il ne nie pas la vie, il nie le devoir érigé en dieu.

Il ose dire non à ce qu'il aimait jadis comme son bien le plus haut.

Il retourne contre lui-même l'ancien amour du commandement.

Il arrache à son propre cœur la vénération qui le tenait captif.

Il découvre que le « tu dois » était un maître logé dans son souffle.

Il découvre que la servitude peut porter des vêtements de dignité.

Il accepte la douleur du déchirement, car il ne veut plus dormir.

Et son non n'est pas une grimace, mais une nécessité intérieure.

Il devient terrible parce qu'il vise la racine, et non les apparences.

Le lion ne détruit pas par goût, il détruit parce qu'il faut libérer.

Ce qu'il brise d'abord, c'est la clôture, la cage dorée des valeurs.

Il brise le charme de l'inconditionnel, qui rendait toute question impie.

Il brise la voix de l'intérieur, cette voix qui commande sans visage.

Il brise l'ancienne soumission, même quand elle se disait vertu.

Il arrache l'esprit à sa définition d'être digne en se pliant.

Il arrache le futur à l'emprise du passé, sans le mépriser.

Il ne jette pas les tables par haine, mais pour ouvrir un espace nu.

Il veut un lieu où l'on puisse respirer, avant même de chanter.

Car sans espace intérieur, toute création reste une répétition déguisée.

Pourtant le lion sait sa limite, et Nietzsche la pose avec rigueur.

Le lion ne crée pas encore, il ne sait pas encore dire le grand oui.

Il n'apporte pas de nouvelles tables, il n'invente pas de nouvelles étoiles.

Sa tâche est plus rude et plus ingrate : rendre l'esprit libre.

Il doit conquérir la liberté comme condition, non comme possession.

Il doit laver le vouloir des vieux commandements, jusque dans la moelle.

Il doit apprendre à ne plus servir, avant d'apprendre à donner.

Il doit tenir le désert ouvert, sans le remplir trop vite de sens.

Il doit demeurer puissance de rupture, sans se figer en posture.

Car la négation, si elle s'installe, devient un autre dragon, plus subtil.

Le lion n'est pas un état stable, il est un moment de feu et de sable.

Il traverse l'âme comme une tempête, et laisse derrière lui un silence neuf.

Il ne construit pas encore, il dégage, il fait place, il fait clair.

Il apprend à l'esprit la solitude, non comme fuite, mais comme vérité.

Il apprend à l'esprit la décision, non comme opinion, mais comme être.

Il apprend à l'esprit la force, non comme domination, mais comme rupture.

Il apprend à l'esprit le courage de trahir le sacré qui l'enchaînait.

Il apprend à l'esprit la patience de ne pas se hâter vers un nouveau dieu.

Il garde ouverte la plaie d'où sortira peut être une innocence créatrice.

Et le désert devient une chambre où le futur peut enfin respirer.

Dans le combat contre le dragon, le lion perd des morceaux de lui-même.

Il perd les consolations, les certitudes, les titres, les auréoles anciennes.

Il perd l'illusion d'être bon parce qu'il obéissait, et d'être pur parce qu'il pliait.

Il perd les raisons apprises, et la fierté d'être conforme à la lumière.

Il gagne une nudité grave, une puissance sans masque, un regard sans alibi.

Il gagne la possibilité de vouloir sans demander l'approbation du ciel.

Il gagne le droit de se taire, quand le devoir exigeait des réponses.

Il gagne la liberté de rompre, quand la fidélité était une prison.

Mais il paie ce gain d'un déchirement, car il rompt avec ce qu'il aimait.

Et c'est ce prix qui rend son rugissement plus vrai que toute éloquence.

Le lion ne rugit pas pour attirer des disciples, il rugit pour se délivrer.

Son rugissement n'est pas spectacle, il est acte, il est seuil, il est coupure.

Il est l'instant où l'esprit cesse d'être seulement un héritier respectueux.

Il est l'instant où l'âme dit non, et sent que ce non la rend réelle.

Il est l'instant où l'ordre sacré vacille, non dehors, mais dedans.

Il est l'instant où le « tu dois » perd son or, et devient simple parole.

Il est l'instant où la volonté se relève, non pour régner, mais pour commencer.

Il est l'instant où l'esprit prend son désert comme royaume intérieur.

Il est l'instant où la liberté cesse d'être rêve, et devient nécessité vécue.

Et ce rugissement ouvre une clairière, que le lion ne remplira pas lui-même.

Car après le lion, Nietzsche annonce une innocence plus légère et plus profonde.

Le lion a dégagé la place, mais il ne sait pas encore jouer avec le monde.

Il a arraché la chaîne, mais il n'a pas encore inventé la danse.

Il a brisé le dernier maître, mais il n'a pas encore donné un sens neuf.

Il a conquis la liberté, mais la liberté n'est pas encore création.

Il a dit « je veux » contre le dragon, et ce vouloir a fait de l'air.

Il a fait taire le « tu dois », et le silence demande maintenant un oui.

Il garde la porte ouverte, comme un gardien farouche de l'avenir.

Il demeure dans le désert, non pour s'y perdre, mais pour préparer l'enfant.

Et l'esprit, devenu libre, attend la troisième métamorphose, sans la forcer.

L'ENFANT

Après le rugissement nu, le désert reste ouvert et silencieux.

Le lion a rompu les tables, il a conquis l'air pour vouloir.

Mais la liberté conquise garde encore l'odeur âpre du combat.

Elle sait dire non, elle sait vaincre, elle sait mordre l'ancien.

Elle demeure tournée vers l'ennemi, même lorsqu'il tombe en cendre.

Alors une question se lève, plus légère et plus profonde.

Que faire, maintenant, de ce vide où l'on peut enfin respirer.

Quelle force peut naître, qui ne vive plus de la négation.

Quelle source peut commencer, sans se nourrir de l'adversaire.

C'est ici que l'esprit devient enfant, comme on devient origine.

L'enfant n'est pas retour attendri vers une première innocence.

Il n'est pas refuge d'hier, ni sommeil de l'âme lasse.

Il est la troisième métamorphose, le retournement intime du chemin.

Il vient après la rupture, comme un matin après la tempête.

Il n'apporte pas un jugement, il apporte un commencement.

Il ne porte plus le fardeau, il ne brandit plus la griffe.

Il n'a plus besoin de vaincre pour se savoir vivant et libre.

Il ne se définit plus par ce qu'il refuse, ni par ce qu'il brise.

Il ne se mesure plus à la loi, il se mesure à son élan.

Il entre dans le monde comme un premier pas qui ne répond à rien.

Innocence, dit Nietzsche, et ce mot n'est pas ignorance facile.

C'est la pureté d'un mouvement, sans poison et sans rancune.

L'enfant n'emporte pas la bile des anciennes humiliations.

Il ne garde pas la mémoire comme une arme sous sa langue.
Il ne cherche pas à prouver, il ne cherche pas à punir.
Il n'a pas besoin d'avoir raison pour respirer dans sa joie.
Il ne se venge pas du passé, il s'en délivre en marchant.
Il ne s'encombre pas d'un tribunal où l'on juge la vie.
Il ne fait pas de son cœur une forteresse contre les blessures.
Il ouvre sa main, et sa main n'exige aucune garantie.
Oubli, dit Nietzsche, et ce mot ne signifie pas amnésie vide.
Oublier, c'est desserrer l'étreinte, c'est rompre la fixation.
C'est ne plus rester rivé, par haine ou par nostalgie, à l'ancien.
C'est laisser tomber les chaînes, même quand elles brillaient d'or.
C'est ne plus se retourner pour compter les ruines du combat.
C'est ne plus habiter le non, comme s'il était une demeure.
C'est libérer la volonté de l'ombre où elle s'endurcissait.
C'est rendre au souffle une légèreté qui n'est pas fuite.
C'est retrouver l'instant, non comme caprice, mais comme source.
Et l'oubli devient une force, parce qu'il rend l'âme disponible.
Renouveau, dit Nietzsche, et ce n'est pas seulement changer de peau.

C'est naître autrement, comme si l'âme inventait sa naissance.

C'est faire surgir un possible, sans l'arracher à l'interdit.

C'est commencer sans devoir, sans autorisation, sans permission sacrée.

C'est se tenir dans l'aube, sans expliquer l'aube à personne.

C'est prendre le monde pour neuf, non par naïveté, mais par puissance.

C'est regarder sans rancœur, et sentir que le regard crée déjà.

C'est donner à chaque chose un droit nouveau de signifier.

C'est rendre à la vie un visage qui ne soit pas celui d'une loi.

Et le renouveau devient un art, parce qu'il engendre sans modèle.

Le jeu, dit Nietzsche, et ce jeu n'est pas une frivolité légère.

Le jeu est la figure même de la création, sa liberté souveraine.

Il invente parce qu'il invente, sans fin extérieure, sans récompense.

Il ne sert pas un idéal, il n'obéit pas à un ordre.

Il ne calcule pas le fruit, il ne marchande pas l'élan.

Il met au monde des formes, comme un rire met au monde un ciel.

Il déplace les pierres, non pour détruire, mais pour ouvrir un passage.

Il ose l'inutile, parce que l'inutile est la source du possible.

Il ne demande pas pourquoi, il commence, et le pourquoi vient après.

Et ce jeu est divin, parce qu'il affirme sans se justifier.

Une roue qui roule sur elle-même, dit Nietzsche, et tout s'éclaire.

La roue ne va pas contre, elle n'a pas d'ennemi devant elle.

Elle se meut de son propre mouvement, et ce mouvement est origine.

Le lion marchait vers le dragon, il avait un adversaire et une cible.

La roue n'a pas de cible, elle tourne, et son tournant inaugure.

Elle n'est plus réaction, elle est premier mouvement du devenir.

Elle ne dépend pas d'un dehors, elle tire sa loi de sa rotation.

Elle n'a pas besoin de vaincre, elle a besoin de tourner encore.

Et dans ce cercle, l'instant s'accorde à lui-même, sans ressentiment.

La roue est un oui en acte, une affirmation qui se suffit.

Premier mouvement, dit Nietzsche, et ce premier n'est pas chronologique.

Il est premier parce qu'il n'a pas derrière lui un commandement.

Il n'est pas réponse, il n'est pas riposte, il n'est pas réplique.

Il n'est pas un retour, il est un départ qui ne se compare pas.

Il naît du vide conquis, mais il ne ressemble pas à la conquête.

Il s'élançait sans armure, sans drapeau, sans mémoire qui pèse.

Il fait de la liberté une source, non un trophée arraché.

Il prend le monde comme un matériau, non comme une prison à briser.

Il donne au temps une direction qui ne vient d'aucun maître.

Et ce mouvement est léger, parce qu'il est chargé de rien.

Sainte affirmation, dit Nietzsche, et le mot saint n'est pas moral.

Il dit la pureté du oui, son absence de calcul et de contrainte.

Le oui de l'enfant n'est pas un devoir de consentir à la vie.

Il n'est pas une vertu, il n'est pas une obéissance renversée.

Il est la puissance d'aimer ce qui vient, parce que cela vient.

Il est le consentement créateur, non le consentement résigné.

Il ne bénit pas une loi, il bénit le mouvement d'exister.

Il ne demande pas un sens déjà fait, il engendre le sens.

Il n'a pas besoin d'un ciel pour lever son regard vers le possible.

Il dit oui comme on commence, et commencer est déjà un monde.

Pour le jeu divin de la création, il faut cette sainte affirmation.

Car créer n'est pas seulement produire, c'est changer de régime d'être.

Créer, c'est vivre à partir, et non vivre contre ce qui fut.

Créer, c'est poser des valeurs, non les recevoir comme des pierres.

Créer, c'est donner une mesure, et non subir la mesure ancienne.

Créer, c'est faire naître une étoile là où il n'y avait que règles.

Créer, c'est répondre au monde par une forme, et non par un refus.

Créer, c'est faire du cœur une source, et non un tribunal.

Créer, c'est risquer un oui qui ne se protège pas derrière la haine.

Et l'enfant est cette audace, parce qu'il joue sans ressentiment.

L'esprit veut maintenant sa propre volonté, dit Nietzsche, et cela est immense.

Il ne veut plus la volonté des autres, ni la volonté des siècles.

Il ne veut plus le « Tu dois » gravé sur des tables inamovibles.

Il ne veut plus non plus vivre du « Je veux » comme d'une guerre.

Il veut vouloir, simplement, comme une source veut jaillir de la roche.

Il veut être l'origine de son élan, et non la copie d'un ordre.

Il veut une direction née de lui, non imposée par une splendeur étrangère.

Il veut être la loi intérieure qui s'invente en marchant.

Il veut le monde non comme héritage, mais comme création possible.

Et cette volonté est enfant, parce qu'elle commence sans se défendre.

Celui qui a perdu le monde veut gagner son propre monde, dit Nietzsche.

Non pas un décor, mais une manière d'exister, une loi intime.

Non pas une fuite hors de la vie, mais une transfiguration du vivre.

Non pas un royaume d'idées, mais une terre où le sens se forme.

L'enfant fonde, il institue, il engendre, là où le lion dégageait.

Il ne conteste plus, il met au monde ce qui n'était pas.

Il ne détruit plus, il nomme, il donne une forme à l'élan.

Il ne vit plus contre, il vit à partir, dans une liberté neuve.

Il ne demande pas la permission de créer, il crée comme on respire.

Et son monde commence par un geste, un jeu, un oui sans rancœur.

Ainsi la troisième métamorphose accomplit ce que la rupture ne suffisait pas.

Elle délivre l'esprit de son ennemi, et même de l'idée d'ennemi.

Elle transforme la liberté en puissance d'affirmation et de naissance.

Elle rend possible une transvaluation, non par décret, mais par création.

Elle fait du commencement une vertu souveraine, sans morale et sans maître.

Elle fait de l'oubli un espace, et de l'innocence une force.

Elle fait du jeu un sérieux divin, plus profond que les anciennes lois.

Elle fait de la roue une image du devenir, qui s'invente en tournant.

Elle fait du oui une sainteté, parce qu'il n'emprunte plus rien au devoir.

Et l'esprit, devenu enfant, marche comme un premier matin sur la terre.

Alors l'enfant apparaît, non comme fin, mais comme commencement recommencé.

Il porte l'avenir dans sa légèreté, comme une flamme qui ne pèse pas.

Il rit sans mépris, il oublie sans trahir, il joue sans se distraire.

Il invente des valeurs, comme un cœur invente son rythme dans la poitrine.

Il n'a plus besoin de tables, parce qu'il devient la main qui grave.

Il n'a plus besoin de dragons, parce qu'il n'a plus besoin de guerre.

Il n'a plus besoin d'alibi, parce qu'il se tient dans l'affirmation pure.

Il commence, et ce commencement est déjà une loi intérieure du monde.

Il fait de sa vie un jeu créateur, et ce jeu est sérieux comme un destin.

Et dans ce oui neuf, Zarathoustra reconnaît la possibilité d'une aurore.

LE PIEGE DE L'ÉTERNEL RETOUR DU MÊME

1.

« Un matin, peu de temps après son retour dans sa caverne, Zarathoustra s'élança de sa couche comme un fou, se mit à crier d'une voix formidable, gesticulant comme s'il y avait sur sa couche un Autre que lui et qui ne voulait pas se lever ; et la voix de Zarathoustra retentissait de si terrible manière que ses animaux effrayés s'approchèrent de lui et que de toutes les grottes et de toutes les fissures qui avoisinaient la caverne de Zarathoustra, tous les animaux s'enfuirent, — volant, voltigeant, rampant et sautant, selon qu'ils avaient des pieds ou des ailes. Mais Zarathoustra prononça ces paroles :

Debout, pensée vertigineuse, surgis du plus profond de mon être !
Je suis ton chant du coq et ton aube matinale, dragon endormi ;
lève-toi ! Ma voix finira bien par te réveiller !

Arrache les tampons de tes oreilles : écoute ! Car je veux que tu parles ! Lève-toi ! Il y a assez de tonnerre ici pour que même les tombes apprennent à entendre !

Frotte tes yeux, afin d'en chasser le sommeil, toute myopie et tout aveuglement. Écoute-moi aussi avec tes yeux : ma voix est un remède, même pour ceux qui sont nés aveugles.

Et quand une fois tu seras éveillé, tu le resteras à jamais. Ce n'est pas mon habitude de tirer de leur sommeil d'antiques aïeules, pour leur dire — de se rendormir !

Tu bouges, tu t'étires et tu râles ? Debout ! debout ! ce n'est point râler — mais parler qu'il te faut ! Zarathoustra t'appelle, Zarathoustra l'impie !

Moi Zarathoustra, l'affirmateur de la vie, l'affirmateur de la douleur, l'affirmateur du cercle éternel — c'est toi que j'appelle, toi la plus profonde de mes pensées !

Ô joie ! Tu viens, — je t'entends ! Mon abîme parle. J'ai retourné vers la lumière ma dernière profondeur !

Ô joie ! Viens ici ! Donne-moi la main — — Ah ! Laisse ! Ah ! Ah ! — — dégoût ! dégoût ! dégoût ! — — — Malheur à moi !

2.

Mais à peine Zarathoustra avait-il dit ces mots qu'il s'effondra à terre tel un mort, et il resta longtemps comme mort. Lorsqu'il revint à lui, il était pâle et tremblant, et il resta couché et longtemps il ne voulut ni manger ni boire. Il reste en cet état pendant sept jours ; ses animaux cependant ne le quittèrent ni le jour ni la nuit, si ce n'est que l'aigle prenait parfois son vol pour chercher de la nourriture. Et il déposait sur la couche de Zarathoustra tout ce qu'il ramenait dans ses serres : en sorte que Zarathoustra finit par être couché sur un lit de baies jaunes et rouges, de grappes, de pommes d'api, d'herbes

odorantes et de pommes de pins. Mais à ses pieds, deux brebis que l'aigle avait dérobées à grand'peine à leurs bergers étaient étendues.

Enfin, après sept jours, Zarathoustra se redressa sur sa couche, prit une pomme d'api dans la main, se mit à la flairer et trouva son odeur agréable. Alors les animaux crurent que l'heure était venue de lui parler.

« Ô Zarathoustra, dirent-ils, voici sept jours que tu gis ainsi les yeux appesantis : ne veux-tu pas enfin te remettre sur tes jambes ?

Sors de ta caverne : le monde t'attend comme un jardin. Le vent se joue des lourds parfums qui veulent venir à toi ; et tous les ruisseaux voudraient courir à toi.

Toutes les choses soupirent après toi, alors que toi tu es resté seul pendant sept jours, — sors de ta caverne ! Toutes les choses veulent être tes médecins !

Une nouvelle certitude est-elle venue vers toi, lourde et chargée de ferment ? Tu t'es couché là comme une pâte qui lève, ton âme se gonflait et débordait de tous ses bords. — »

— Ô mes animaux, répondit Zarathoustra, continuez à babiller ainsi et laissez-moi écouter ! Votre babillage me reconforte : où l'on babille, le monde me semble étendu devant moi comme un jardin.

Quelle douceur n'y a-t-il pas dans les mots et les sons ! les mots et les sons ne sont-ils pas les arcs-en-ciel et des ponts illusoires jetés entre des êtres à jamais séparés ?

À chaque âme appartient un autre monde, pour chaque âme toute autre âme est un arrière-monde.

C'est entre les choses les plus semblables que mentent les plus beaux mirages ; car les abîmes les plus étroits sont les plus difficiles à franchir.

Pour moi — comment y aurait-il quelque chose en dehors de moi ? Il n'y pas de non-moi ! Mais tous les sons nous font oublier cela ; comme il est doux que nous puissions l'oublier !

Les noms et les sons n'ont-ils pas été donnés aux choses, pour que l'homme s'en reconforte ? N'est-ce pas une douce folie que le langage : en parlant l'homme danse sur toutes les choses.

Comme toute parole est douce, comme tous les mensonges des sons paraissent doux ! Les sons font danser notre amour sur des arcs-en-ciel diaprés. » —

— « Ô Zarathoustra, dirent alors les animaux, pour ceux qui pensent comme nous, ce sont les choses elles-mêmes qui dansent : tout vient et se tend la main, et rit, et s'enfuit — et revient.

Tout va, tout revient, la roue de l'existence tourne éternellement. Tout meurt, tout refleurit, le cycle de l'existence se poursuit éternellement.

Tout se brise, tout s'assemble à nouveau ; éternellement se bâtit le même édifice de l'existence. Tout se sépare, tout se salue de nouveau ; l'anneau de l'existence se reste éternellement fidèle à lui-même.

À chaque moment commence l'existence ; autour de chaque ici se déploie la sphère là-bas. Le centre est partout. Le sentier de l'éternité est tortueux. » —

— « Ô espiègles que vous êtes, ô serinettes ! répondit Zarathoustra en souriant de nouveau, comme vous savez bien ce qui devait s'accomplir en sept jours : —

— et comme ce monstre s'est glissé au fond de ma gorge pour m'étouffer ! Mais d'un coup de dent je lui ai coupé la tête et je l'ai crachée loin de moi.

Et vous, — vous en avez déjà fait une rengaine ! Mais maintenant je suis couché là, fatigué d'avoir mordu et d'avoir craché, malade encore de ma propre délivrance.

Et vous avez été spectateurs de tout cela ? Ô mes animaux, êtes-vous donc cruels, vous aussi ? Avez-vous voulu contempler ma grande douleur comme font les hommes ? Car l'homme est le plus cruel de tous les animaux.

C'est en assistant à des tragédies, à des combats de taureaux et à des crucifixions que, jusqu'à présent, il s'est senti plus à l'aise sur la

terre ; et lorsqu'il s'inventa l'enfer, ce fut, en vérité, son paradis sur la terre.

Quand le grand homme crie : — aussitôt le petit accourt à ses côtés ; et l'envie lui fait pendre la langue hors de la bouche. Mais il appelle cela sa « compassion ».

Voyez le petit homme, le poète surtout — avec combien d'ardeur ses paroles accusent-elles la vie ! Écoutez-le, mais n'oubliez pas d'entendre le plaisir qu'il y a dans toute accusation !

Ces accusateurs de la vie : la vie, d'une œillade, en a raison. « Tu m'aimes ? dit-elle, l'effrontée ; attends un peu, je n'ai pas encore le temps pour toi. »

L'homme est envers lui-même l'animal le plus cruel ; et, chez tous ceux qui s'appellent « pécheurs », « porteurs de croix » et « pénitents », n'oubliez pas d'entendre la volupté qui se mêle à leurs plaintes et à leurs accusations !

Et moi-même — est-ce que je veux être par là l'accusateur de l'homme ? Hélas ! mes animaux, le plus grand mal est nécessaire pour le plus grand bien de l'homme, c'est la seule chose que j'ai apprise jusqu'à présent, —

— le plus grand mal est la meilleure part de la force de l'homme, la pierre la plus dure pour le créateur suprême ; il faut que l'homme devienne meilleur et plus méchant : —

Je n'ai pas été attaché à cette croix, qui est de savoir que l'homme est méchant, mais j'ai crié comme personne encore n'a crié :

« Hélas ! pourquoi sa pire méchanceté est-elle si petite ! Hélas ! pourquoi sa meilleure bonté est-elle si petite ! »

Le grand dégoût de l'homme — c'est ce dégoût qui m'a étouffé et qui m'était entré dans le gosier ; et aussi ce qu'avait prédit le devin : « Tout est égal, rien ne vaut la peine, le savoir étouffe ! »

Un long crépuscule se traînait en boitant devant moi, une tristesse fatiguée et ivre jusqu'à la mort, qui disait d'une voix coupée de bâillements :

« Il reviendra éternellement, l'homme dont tu es fatigué, l'homme petit » — ainsi bâillait ma tristesse, traînant la jambe sans pouvoir s'endormir.

La terre humaine se transformait pour moi en caverne, son sein se creusait, tout ce qui était vivant devenait pour moi pourriture, ossements humains et passé en ruines.

Mes soupirs se penchaient sur toutes les tombes humaines et ne pouvaient plus les quitter ; mes soupirs et mes questions coassaient, étouffaient, rongeaient et se plaignaient jour et nuit :

— « Hélas ! l'homme reviendra éternellement ! L'homme petit reviendra éternellement ! » —

Je les ai vus nus jadis, le plus grand et le plus petit des hommes : trop semblables l'un à l'autre, — trop humains, même le plus grand !

Trop petit le plus grand ! — Ce fut là ma lassitude de l'homme ! Et l'éternel retour, même du plus petit ! — Ce fut là ma lassitude de toute existence !

Hélas ! dégoût ! dégoût ! dégoût ! » — Ainsi parlait Zarathoustra, soupirant et frissonnant, car il se souvenait de sa maladie. Mais alors ses animaux ne le laissèrent pas continuer.

« Cesse de parler, convalescent ! — ainsi lui répondirent ses animaux, mais sors d'ici, va où t'attend le monde, semblable à un jardin.

Va auprès des rosiers, des abeilles et des essaims de colombes ! va surtout auprès des oiseaux chanteurs : afin d'apprendre leur chant !

Car le chant convient aux convalescents ; celui qui se porte bien parle plutôt. Et si celui qui se porte bien veut des chants, c'en seront d'autres cependant que ceux du convalescent. »

— « Ô espiègles que vous êtes, ô serinettes, taisez-vous donc ! — répondit Zarathoustra en riant de ses animaux. Comme vous savez bien quelle consolation je me suis inventée pour moi-même en sept jours !

Qu'il me faille chanter de nouveau, c'est là la consolation que j'ai inventée pour moi, c'est là la guérison. Voulez-vous donc aussi faire de cela une rengaine ? »

— « Cesse de parler, lui répondirent derechef ses animaux ; toi qui es convalescent, apprête-toi plutôt une lyre, une lyre nouvelle !

Car vois donc, Zarathoustra ! Pour tes chants nouveaux, il faut une lyre nouvelle.

Chante, ô Zarathoustra et que tes chants retentissent comme une tempête, guéris ton âme avec des chants nouveaux : afin que tu puisses porter ta grande destinée qui ne fut encore la destinée de personne !

Car tes animaux savent bien qui tu es, Zarathoustra, et ce que tu dois devenir : voici, tu es le prophète de l'éternel retour des choses, — ceci est maintenant ta destinée !

Qu'il faille que tu enseignes le premier cette doctrine, — comment cette grande destinée ne serait-elle pas aussi ton plus grand danger et ta pire maladie !

Vois, nous savons ce que tu enseignes : que toutes les choses reviennent éternellement et que nous revenons nous-mêmes avec elles, que nous avons déjà été là une infinité de fois et que toutes choses ont été avec nous.

Tu enseignes qu'il y a une grande année du devenir, un monstre de grande année : il faut que, semblable à un sablier, elle se retourne sans cesse à nouveau, pour s'écouler et se vider à nouveau : —

— en sorte que toutes ces années se ressemblent entre elles, en grand et aussi en petit, — en sorte que nous sommes nous-mêmes semblables à nous-mêmes, dans cette grande année, en grand et aussi en petit.

Et si tu voulais mourir à présent, ô Zarathoustra : voici, nous savons aussi comment tu te parlerais à toi-même : — mais tes animaux te supplient de ne pas mourir encore !

Tu parlerais sans trembler et tu pousserais plutôt un soupir d'allégresse : car un grand poids et une grande angoisse seraient enlevés de toi, de toi qui es le plus patient ! —

« Maintenant je meurs et je disparaïs, dirais-tu, et dans un instant je ne serai plus rien. Les âmes sont aussi mortelles que les corps.

Mais un jour reviendra le réseau des causes où je suis enserré, — il me recréera ! Je fais moi-même partie des causes de l'éternel retour des choses.

Je reviendrai avec ce soleil, avec cette terre, avec cet aigle, avec ce serpent — non pas pour une vie nouvelle, ni pour une vie meilleure ou semblable :

— je reviendrai éternellement pour cette même vie, identiquement pareille, en grand et aussi en petit, afin d’enseigner de nouveau l’éternel retour de toutes choses, —

— afin de proclamer à nouveau la parole du grand Midi de la terre et des hommes, afin d’enseigner de nouveau aux hommes la venue du Surhumain.

J’ai dit ma parole, ma parole me brise : ainsi le veut ma destinée éternelle, — je disparaissais en annonciateur !

L’heure est venue maintenant, l’heure où celui qui disparaît se bénit lui-même. Ainsi — finit le déclin de Zarathoustra. » —

Lorsque les animaux eurent prononcé ces paroles, ils se turent et attendirent que Zarathoustra leur dît quelque chose : mais Zarathoustra n’entendait pas qu’ils se taisaient. Il était étendu tranquille, les yeux fermés, comme s’il dormait, quoiqu’il ne fût pas endormi : car il s’entretenait avec son âme. Le serpent cependant et l’aigle, lorsqu’ils le trouvèrent ainsi silencieux, respectèrent le grand silence qui l’entourait et se retirèrent avec précaution. »

(Nietzsche, « Le convalescent », in « Ainsi parlait Zarathoustra, livre III)

LECTURE

Dans le prologue de Zarathoustra, les trois métamorphoses donnent l'impression d'une trajectoire. Elles dessinent une promesse de passage, presque une montée, comme si l'esprit, ayant porté, pouvait rompre, puis créer, et qu'à la fin une innocence seconde s'installerait en lui. Le chameau s'agenouille et réclame le poids, le lion rugit contre le « Tu dois », l'enfant ouvre le jeu et la « sainte affirmation ». La scène est simple, presque lisible, parce qu'elle épouse une logique d'orientation. Un avant, un pendant, un après. Une lourdeur, une rupture, une naissance.

Mais cette lisibilité s'effrite dès qu'entre en jeu, non pas une idée parmi d'autres, mais la pensée vertigineuse elle-même, celle qui ne vient pas comme une doctrine et qui pourtant, si elle est vraie, ruine toute doctrine. L'éternel retour, lorsqu'il est entendu comme retour de l'identique, ne se contente pas de compliquer le tableau : il en inverse le sens. Il ne transforme pas les métamorphoses en stades ; il les dégrade en figures récurrentes. Il ne confirme pas une progression ; il impose une répétition. Il ne couronne pas l'enfant ; il le rend transitoire, précaire, sans demeure.

Le texte du Convalescent l'avoue avec une brutalité rare. La pensée ne se lève pas dans l'esprit comme une lumière, elle se lève comme un monstre. Elle s'installe dans la gorge, elle étouffe, elle arrache au sommeil, elle force à crier. Elle n'est pas le fruit d'une sagesse ; elle

est une possession. Et aussitôt surgit ce qui la caractérise : non pas la joie, mais le dégoût. Le dégoût répété, martelé, presque animal, comme si l'esprit reculait devant sa propre vérité. Ce qui est rejeté, ce n'est pas seulement la souffrance, ni même la méchanceté de l'homme ; c'est la petitesse. Ce qui étrangle, c'est que l'homme revienne éternellement, et que revienne éternellement l'homme petit. Ce qui rend la terre insupportable, ce n'est pas l'abîme, c'est le retour de l'insignifiance, du médiocre, du mesquin, du fatigué. Le tragique, ici, n'est pas l'excès, mais l'égalité. « Tout est égal, rien ne vaut la peine », souffle le devin dans l'arrière-fond, et l'égalité devient une asphyxie.

Là se révèle la faille mortelle des métamorphoses comprises comme accomplissement. Car si tout revient, alors ce qui revient n'est pas seulement le grand Midi, mais aussi les nuits épaisses ; non seulement la force, mais aussi la lassitude ; non seulement le sommet, mais aussi l'enlissement. Ce qui revient n'est pas seulement l'enfant, mais aussi le chameau et le lion, et avec eux les anciennes tables, sous d'autres noms, avec d'autres lettres d'or, mais le même commandement. Le dragon ne disparaît pas, parce que l'éternel retour n'est pas une scène où l'on vainc une fois pour toutes. Il est la loi qui reconduit la lutte elle-même. Il n'y a pas d'événement décisif qui mette fin au combat, parce que l'événement décisif est lui-même avalé par le retour. Même la délivrance, même l'instant où l'esprit croit avoir mordu la tête du monstre et l'avoir crachée, est repris dans la rotation. La maladie revient, le dégoût revient, la

gorge se resserre à nouveau, et la tentation de conclure revient avec elle.

Il devient alors difficile de continuer à croire à la troisième métamorphose comme terme. L'enfant, dans sa pureté, dans son jeu, dans son innocence et son oubli, ne peut être qu'un éclair. Il ne peut pas constituer un état stable, parce que la stabilité contredirait le retour de l'identique. L'enfant ne fonde pas un monde durable ; il ne fait qu'ouvrir un instant. Et cet instant, s'il doit revenir, reviendra identiquement, non pas comme acquisition consolidée, mais comme moment fragile, entouré des mêmes lourdeurs, encadré par les mêmes retours. Le jeu, dès lors, ressemble moins à une naissance qu'à une suspension. Une respiration. Une parenthèse dans la répétition, qui n'abolit pas la répétition. La « sainte affirmation » n'est plus la conquête d'un avenir, elle devient une manière, aussi étrange que désespérée, de consentir à ce qui ne cesse de se répéter.

Dès que cette pensée est prise au sérieux, la logique des métamorphoses se renverse. Le chameau ne précède pas le lion comme une étape dépassée ; il le suit déjà. Le lion n'arrache pas la liberté une fois pour toutes ; il doit arracher, encore et encore, et il arrache toujours sur le bord d'un nouveau « Tu dois ». L'enfant ne crée pas un monde neuf ; il tente une seconde d'innocence, mais cette seconde est promise à revenir au même point, avec la même menace, le même poids, la même fatigue, la même morsure à reprendre. Les métamorphoses cessent d'être l'histoire d'un

dépassement ; elles deviennent les masques d'une ronde. L'esprit tourne, et il s'imagine avancer parce qu'il change de masque. Il porte, il rugit, il joue, et la roue, intacte, reconduit le portage, reconduit le rugissement, reconduit le jeu.

Il y a là quelque chose de profondément vain. Non pas vain au sens où l'effort serait ridicule, mais vain au sens où l'effort ne peut rien établir. Rien n'est définitivement acquis, non seulement parce que l'homme est faible, mais parce que la structure du monde interdit l'acquis. Rien n'est stabilisé, non seulement parce que la volonté fléchit, mais parce que le retour reprend tout, y compris les moments où la volonté croit avoir triomphé. Rien n'est définitivement sauvé, non parce qu'il manquerait un salut, mais parce que la notion même de salut suppose une sortie, une clôture, un terme, et qu'il n'y a pas de terme dans l'identique. L'enfant ne vient pas sceller un devenir ; il vient seulement ajouter au cercle un éclat qui, lui aussi, sera repris.

Le Convalescent montre alors la vérité nue des métamorphoses : elles ne sont pas des degrés d'élévation, elles sont des tentatives de survie. Elles ne conduisent pas vers une autre condition, elles permettent seulement de ne pas mourir étouffé. Ce que l'on appelle création ressemble à un chant que l'on invente pour ne pas périr. Le monde, dit-on, attend comme un jardin. Mais cet appel, dans le texte, n'est pas promesse d'un monde transfiguré ; il est remède. Ce que les animaux exigent, ce n'est pas que l'esprit accomplisse une grandeur, c'est qu'il chante, parce que le chant convient aux

convalescents. La musique apparaît comme la seule ruse possible contre la nausée. Non pas une victoire sur le cercle, mais une manière de le supporter, une manière de ne pas être écrasé par la répétition de l'homme petit. La lyre nouvelle ne change pas la loi du retour ; elle change seulement la manière de la traverser. C'est déjà beaucoup, et c'est pourtant si peu.

Car si la répétition est identique, alors même la consolation est prise dans la répétition. Même le chant, même la lyre, même le remède, reviendront comme remède, non comme délivrance. La guérison n'est plus qu'un intervalle entre deux rechutes. La convalescence n'est pas une marche vers la santé pleine ; elle est l'état normal d'un esprit qui doit sans cesse se remettre debout, sans jamais pouvoir demeurer debout. La parole n'est plus la fondation d'un sens ; elle est un arc-en-ciel illusoire jeté entre des êtres à jamais séparés, un mensonge doux, une danse au-dessus des choses. La douceur du langage, ici, n'est pas l'annonce d'un monde plus haut, elle est l'aveu que l'homme a besoin d'illusions pour supporter le réel tel qu'il revient.

Alors la vanité des métamorphoses se laisse dire sans mépris. Il ne s'agit pas d'accuser Nietzsche d'avoir échoué ; il s'agit de constater qu'il met lui-même en scène l'échec de toute téléologie. Il peut bien affirmer l'enfant comme « premier mouvement », mais ce premier mouvement est repris dans la grande année du devenir qui se retourne comme un sablier. Il peut bien vouloir « gagner son propre monde », mais il revient pour « cette même vie, identiquement

pareille ». Il peut bien proclamer la venue du Surhumain, mais l'homme petit revient aussi, et c'est lui qui serre la gorge, lui qui rend la pensée insoutenable. Tout devient alors équivoque. La transvaluation elle-même devient un geste sans fondation, car ce qui est créé aujourd'hui, si tout revient identiquement, était déjà créé, et sera recréé, et n'aura jamais le statut d'une nouveauté ontologique. La création cesse d'être création ; elle devient reprise.

Il reste, au bout de ce chemin, une pensée austère. Les métamorphoses ne conduisent pas à une élévation, mais à une certaine manière d'habiter l'inhabitable. Habiter ne signifie plus construire une demeure solide, mais apprendre à rester dans une maison qui s'effondre et se reconstruit identiquement, apprendre à tenir dans le même édifice éternellement rebâti, éternellement brisé. Habiter ne signifie plus faire advenir un monde, mais consentir au retour du même monde, avec ses mêmes fissures, ses mêmes ruines, ses mêmes petites cruautés et ses mêmes petites bontés. Il n'y a pas de sortie par le haut. Il n'y a pas de terme. Il n'y a pas de rachat par l'œuvre. Il n'y a qu'une discipline de la tenue, et même cette discipline, parce qu'elle revient, ressemble moins à une conquête qu'à une obstination.

C'est pourquoi la formule « les trois métamorphoses » prend alors un autre sens. Elle ne nomme plus les étapes d'un devenir, mais les trois manières de ne pas sombrer. Porter, rompre, jouer, non pour franchir une fois la corde et atteindre l'autre rive, mais pour recommencer la traversée, éternellement, sur la même corde, avec

les mêmes risques, les mêmes chutes possibles, les mêmes bouffons, les mêmes oublis, les mêmes braises omises. L'esprit, dans un monde appelé à se répéter identiquement, ne devient pas autre ; il apprend seulement à se maintenir, à respirer, à inventer des chants pour ne pas être étouffé.

Et cela, finalement, est peut-être la part la plus sombre de la grandeur : non pas espérer un accomplissement, mais consentir lucidement à l'absence d'accomplissement. Non pas croire qu'une métamorphose délivre, mais recommencer la métamorphose comme on recommence un geste de survie. Non pas s'élever, mais ne pas céder tout à fait. Dans ce régime, la « sainte affirmation » n'est plus une ouverture triomphale ; elle ressemble à une obstination sans garantie, une manière de dire oui même quand le oui ne change rien au monde. Elle est un chant au bord du dégoût, une joie aussitôt menacée, un rire qui sait que la roue ne s'allège pas, mais qui rit quand même, parce que sans ce rire le retour serait pure suffocation.

Ainsi, les trois métamorphoses, réinscrites dans l'éternel retour de l'identique, apparaissent dans leur vanité profonde. Elles promettaient un passage ; elles ne donnent qu'une reprise. Elles semblaient ouvrir un avenir ; elles reconduisent au même. Elles faisaient miroiter une élévation ; elles n'offrent qu'une manière, toujours recommencée, d'habiter ce qui ne se laisse pas habiter. Et c'est peut-être là, dans cette vanité même, que se loge le noyau le plus dur : l'esprit n'a pas à vaincre la répétition, il n'en a pas le

pouvoir ; il n'a qu'à la traverser, encore et encore, en sachant qu'aucune victoire ne sera définitive, et que l'inhabitable demeurera, sous toutes les formes, l'horizon immobile de sa fatigue.

Et c'est ici que le piège se referme : si le "même" est l'identique, alors toute métamorphose, même la plus haute, n'est qu'un épisode dans la répétition. La pensée peut bien s'inventer des chants, elle ne s'invente pas une sortie. Pourtant, il existe une autre manière d'entendre ce "même", et c'est elle qui décide de tout.

CEPENDANT...

La lecture du *Convalescent*, prise à la lettre, enferme l'esprit dans un cercle sans hauteur. Elle fait des métamorphoses une ronde, elle fait de la création une consolation, elle fait du chant une ruse pour ne pas mourir étouffé. Le retour de l'identique impose sa loi : le petit revient comme le grand, la fatigue revient comme l'élan, l'enfant revient comme le chameau, et rien ne s'élève vraiment. On apprend seulement à tenir dans l'inhabitable, et même cette tenue est reprise par la roue. C'est le tragique du cercle fermé.

Il ne s'agit pas ici de corriger Nietzsche, ni de l'adoucir, ni de s'évader par une pirouette. Il s'agit de suivre l'épreuve jusqu'au bout, et de refuser que le mot "même" confisque toute possibilité de devenir.

Notre position brise ce cercle, non en le niant, mais en déplaçant ce qui revient. Elle commence par une distinction qui change tout : ce qui revient n'est pas l'identité des événements, ni l'identité des formes, mais la structure de l'épreuve. Le "même" ne désigne plus une répétition cosmologique du monde, mais le retour de certaines configurations vécues, de certaines tensions constitutives, de certains nœuds du devenir. Autrement dit, ce qui est éternel n'est pas l'album photo du réel, mais le fait que l'existence, toujours, recommence à l'endroit où elle ne peut pas se clore.

C'est là que la roue cesse d'être un cercle et devient une spirale.

Ce déplacement est décisif, parce qu'il rend à la création sa réalité : non pas un embellissement de la répétition, mais une transformation de la manière même dont le monde est traversé.

Dans le cercle, revenir signifie retomber au point de départ. Dans la spirale, revenir signifie repasser par des figures analogues, mais à une autre hauteur intérieure. Les mêmes questions se présentent, oui. Les mêmes charges, les mêmes tentations, les mêmes douleurs parfois. Mais elles ne se présentent pas dans la même profondeur d'être, et c'est cette différence de profondeur qui change le sens de tout. L'éternité n'est plus la prison du même ; elle devient l'infinité du devenir.

C'est précisément ce qui sauve la création de la vanité. Si l'éternel retour était identique au sens strict, créer serait soit inutile, soit une simple variation qui ne modifie rien au fond. Mais si le retour est l'épreuve du devenir, alors la création n'est pas un supplément d'ornement : elle est l'acte même par lequel l'esprit change de niveau. Créer ne consiste plus à "faire du nouveau" dans le monde, mais à intensifier l'habitation du monde, à rapprocher l'existence d'un point qui ne se laisse jamais atteindre, et c'est justement cette impossibilité d'achèvement qui donne à l'élévation son caractère tragique et sa vérité.

Ainsi, le tragique "à toi" n'est pas la répétition comme condamnation, mais l'inachèvement comme loi d'orientation. Il y a bien retour, mais retour d'une distance. On se rapproche toujours

plus près du point asymptotique, sans jamais le rejoindre. Chaque palier franchi est réel, et en même temps il laisse intacte la loi de l'inaccessible. C'est une montée sans sommet, une joie qui ne se transforme jamais en salut, une intensification qui ne se change jamais en clôture. La grandeur ne tient pas dans l'atteinte, mais dans la persistance de la montée lucide.

Et c'est ici que les métamorphoses retrouvent un sens fort. Dans le cercle identique, chameau, lion, enfant ne sont que des masques qui reviennent. Dans notre position, ils deviennent des régimes qui peuvent revenir, mais dont le retour n'est pas une régression : c'est une reprise plus haute. La charge ne revient pas comme simple poids, mais comme poids mieux porté, plus juste, moins servile. La rupture ne revient pas comme rage, mais comme discernement, comme refus de la fermeture. Et l'enfance ne revient pas comme naïveté, mais comme puissance de recommencement devenue capable de demeurer — parce qu'elle s'adosse à la sagesse et fait naître la sérénité.

C'est cela, très concrètement, "briser le cercle" : refuser que le retour équivaille à l'égalité des hauteurs. Le monde peut bien ramener des formes semblables, des saisons semblables, des nœuds semblables. Mais l'esprit, lui, n'est pas condamné à revenir identique à lui-même. Il est voué à se transformer par la façon même dont il traverse ce qui revient. Ce qui se répète n'abolit plus l'élévation ; il la rend nécessaire. Parce que rien n'est acquis, il faut devenir. Parce que rien ne se clôt, il faut apprendre à habiter. Parce

que la roue ne donne pas de sortie, il faut trouver une montée à l'intérieur même de la roue.

C'est pourquoi, chez nous, l'éternel retour cesse d'être la grande condamnation et devient l'épreuve tragique du devenir. Il ne s'agit plus de dire oui à l'identique, ce qui finit par mener à la nausée du Convalescent. Il s'agit de dire oui au devenir lui-même, c'est-à-dire à la loi qui empêche toute clôture, mais qui rend possible une intensification infinie. Là, la création redevient ce qu'elle doit être : non un miracle, non une transfiguration spectaculaire, mais une élévation patiente du supportable vers l'habitable, de l'habitable vers une habitation plus vraie, plus ouverte, plus lumineuse sans être triomphale.

En ce sens, la corde du funambule n'est plus l'image d'un passage impossible au-dessus d'un abîme fixe. Elle devient le sentier même de cette spirale : on repasse par des passages étroits, on trébuche parfois, on prend des chemins de traverse, mais on ne revient pas au point zéro. On revient à la pente, oui, mais à une pente déjà gravie, et la lueur de lune, humble, suffit à faire de cette répétition non pas une condamnation, mais un chemin.

Voilà comment notre position brise le cercle : en retirant au "même" son pouvoir d'annuler la hauteur, et en redonnant à l'inachèvement sa dignité de loi créatrice. Le même n'est plus la prison du devenir : il en est l'épreuve.

L'ÉTERNEL RETOUR

SENTIER DE HAUTEUR

Ce n'est pas la roue close qui ramène le pas à son origine,
Ni le cercle scellé qui referme la marche sur elle-même,
Mais une pente obscure où chaque retour déplace la lumière,
Un sentier qui revient sans reconduire la même fatigue,
Comme si la nuit, à force d'être traversée, changeait de densité,
Comme si l'abîme, revisité, perdait sa morsure première,
Et laissait passer, dans ses failles, une clarté plus profonde,
Non pour abolir l'ombre, mais pour l'habiter autrement,
Ainsi le retour ne reconduit pas la même demeure,
Il reconduit la marche vers une demeure plus intérieure.

Ce qui revient n'est pas l'identique figé dans sa répétition,
Mais la question laissée ouverte au cœur du devenir,
Le nœud que nul geste ne tranche définitivement,
La blessure que la conscience ne peut refermer,
Chaque passage y dépose une épaisseur nouvelle,

Chaque traversée y creuse une écoute plus vaste,
On ne guérit pas de ce qui revient, on l'approfondit,
Et l'âme apprend à respirer dans ce qui ne cède pas,
Ainsi l'éternité n'est pas la copie du même instant,
Elle est la persistance d'un appel qui ne s'épuise pas.

Revenir n'est pas retomber dans l'ancien vertige,
C'est reconnaître le vertige depuis une hauteur acquise,
Le gouffre n'a pas disparu, mais le regard s'est élargi,
Il embrasse désormais la nuit sans s'y dissoudre,
Et ce qui jadis écrasait devient seuil de passage,
Comme une porte basse qu'il faut franchir courbé,
Non pour s'humilier, mais pour entrer plus avant,
Chaque retour enseigne une posture plus juste,
Ainsi la répétition devient pédagogie de l'être,
Et la marche se fait plus lente, mais plus lucide.

Les charges reviennent, oui, avec leur poids ancien,
Les jours de cendre, les lassitudes sans cause,

Les heures où l'âme se replie comme une aile mouillée,
Mais le porteur n'est plus celui qui ployait jadis,
Quelque chose en lui a gagné une tenue nouvelle,
Un art de porter sans s'agenouiller tout entier,
Le fardeau n'est plus maître, il devient matière,
Matière à traverser, à transformer en patience,
Ainsi le retour du poids ne nie pas l'élévation,
Il lui donne sa nécessité la plus concrète.

Et les ruptures reviennent, avec leurs éclats d'orage,
Les refus, les déchirements, les paroles tranchées,
Mais la négation n'est plus ivre de sa propre force,
Elle sait ce qu'elle protège en détruisant,
Elle tranche pour ouvrir, non pour régner,
Et son feu n'est plus rage, mais discernement,
Ainsi même la violence du refus se métamorphose,
Elle devient garde-fou du devenir habitable,
Le retour de la rupture n'abolit pas la sagesse,
Il l'exerce à demeurer tranchante sans se perdre.

Quant à l'enfance, elle revient aussi, fragile et claire,
Non plus naïveté, mais source vigilante,
Un jeu qui sait la nuit dont il est issu,
Une innocence qui n'ignore plus la blessure,
Elle ne recommence pas le monde, elle l'allège,
Elle y ouvre des clairières respirables,
Ainsi le rire n'efface pas la gravité,
Il la rend traversable sans la nier,
Le retour de l'enfant n'est pas régression,
Il est reprise lumineuse de ce qui fut conquis.

Chaque saison revient, mais le regard n'est plus saisonnier,
Il porte en lui la mémoire des traversées,
Le printemps n'est plus simple promesse,
Il est reconnaissance d'une germination intérieure,
L'automne n'est plus chute, mais approfondissement,
Et même l'hiver devient veille féconde,
Ainsi la cyclicité du monde ne ferme rien,

Elle offre des seuils à l'expérience de l'esprit,

Le retour des saisons ne fige pas la vie,

Il rythme son élévation silencieuse.

On repasse par les mêmes lieux, les mêmes bancs,

Les mêmes chemins de terre bordés de haies,

Mais le paysage n'est plus identique à lui-même,

Parce que celui qui le traverse s'est déplacé,

La pierre vue jadis comme simple obstacle

Devient témoin d'une durée partagée,

Le monde ne change pas de forme,

Mais il change de profondeur offerte,

Ainsi le retour des lieux n'enferme pas l'âme,

Il l'invite à habiter plus avant ce qu'elle croyait connaître.

Les douleurs reviennent, avec leur voix sourde,

Les pertes, les absences, les chambres vidées,

Mais la plainte n'est plus seule à parler,

Une écoute plus vaste l'entoure désormais,

On ne nie pas la morsure, on la laisse résonner,
Et cette résonance ouvre un espace de veille,
Ainsi la souffrance ne se répète pas identique,
Elle devient lieu de maturation intérieure,
Le retour de la douleur n'est pas stagnation,
Il est creusement d'une capacité d'âme.

Ce qui semblait cercle devient alors spirale vécue,
Non visible du dehors, mais éprouvée du dedans,
Chaque tour reconduit des figures familières,
Mais à une altitude plus silencieuse,
L'esprit ne s'arrache pas au monde,
Il s'y enfonce avec plus de justesse,
Ainsi l'élévation ne fuit pas la répétition,
Elle s'y exerce comme à son seul terrain,
Le retour n'abolit pas la montée,
Il en devient la condition infinie.

La création, dès lors, cesse d'être événement,

Elle devient modulation du regard,
Un geste minuscule qui change la respiration,
Une phrase qui ouvre au lieu de clore,
Une retenue qui empêche la nuit de se sceller,
Ainsi l'œuvre n'est plus monument dressé,
Elle est clairière offerte à la traversée,
Le retour des jours ne rend pas l'acte vain,
Il lui donne l'occasion de s'approfondir,
Et d'inscrire dans le même une nuance nouvelle.

Rien n'est achevé, et c'est là la loi la plus haute,
Le sommet recule à mesure qu'on l'approche,
Non pour décourager, mais pour orienter,
L'inaccessible n'est pas refus, il est appel,
Chaque pas gagné éclaire la nuit parcourue,
Sans promettre de terme ni de repos final,
Ainsi la joie ne naît pas d'un accomplissement,
Mais de la conscience d'une montée réelle,
Le retour ne ferme pas l'horizon,

Il l'éloigne pour que la marche demeure vivante.

Il arrive que l'on trébuche, que l'on s'égare,
Que l'on reprenne des chemins de traverse,
Mais même l'erreur s'inscrit dans l'élévation,
Comme détour nécessaire de la conscience,
Rien n'est perdu de ce qui fut traversé,
Même l'égarement travaille en profondeur,
Ainsi la répétition des fautes n'est pas stagnation,
Elle devient matière de lucidité accrue,
Le retour des égarements n'annule pas la voie,
Il la rend plus intérieurement discernée.

Une lueur suffit alors pour poursuivre,
Non un soleil de salut, mais une lune humble,
Qui éclaire juste assez pour poser le pas,
La nuit demeure, mais elle n'écrase plus,
Elle devient espace de veille partagée,
Ainsi la lumière ne supprime pas l'ombre,

Elle la rend habitable sans la dissoudre,
Le retour de la nuit n'est plus suffocation,
Il devient condition d'une clarté plus fine,
D'une marche accordée à l'obscurité même.

Ainsi l'éternel retour ne reconduit pas l'identique,
Il reconduit la possibilité de s'élever en lui,
Non vers un terme, mais vers une intensité croissante,
Chaque passage ajoute une hauteur invisible,
Chaque reprise ouvre une profondeur nouvelle,
Et la corde, loin d'être pont au-dessus du néant,
Devient le sentier même de notre traversée,
Sinueux, risqué, mais éclairé de braises fidèles,
Ce qui revient n'est pas le monde clos,
Mais la chance infinie de le gravir sans fin.

LES TROIS METAMORPHOSES DE L'HABITABLE

LA NUIT

Aussi je te propose de reprendre, à la faveur du monde actuel, les trois métamorphoses. La première figure est celle de l'homme dépossédé de lui-même, déshumanisé : il est prisonnier de la virtualité de ses représentations, son monde est langagier, un monde coupé de toute réalité véritable et sensible. L'homme aujourd'hui n'a plus de pieds pour fouler la terre, en éprouver la fermeté et en parcourir le paysage ; il n'a plus de mains non plus pour accueillir ce monde et le bénir comme on bénit une offrande.

LA VEILLE

Tu fais bien de proposer de reprendre les trois métamorphoses à la faveur du monde actuel, parce qu'elles cessent alors d'être une fable philosophique et deviennent un diagnostic, presque une phénoménologie de l'époque. Et ce que tu désignes d'emblée, cette première figure de l'homme dépossédé de lui-même, n'est pas une simple critique morale de la "virtualité", comme on en entend tant. C'est quelque chose de plus profond, parce que tu touches à la structure même de notre présence : nous ne sommes pas seulement distraits, nous sommes déplacés hors de nous. Nous ne sommes pas seulement captivés par des images, nous avons appris à habiter les images à la place du monde.

Dire que l'homme est prisonnier de la virtualité de ses représentations, cela ne signifie pas seulement qu'il passe trop de temps devant un écran. Cela signifie qu'il vit dans un régime où le réel n'est plus éprouvé comme résistance, mais comme contenu. Le monde devient une matière fluide que l'on consomme, que l'on commente, que l'on fait défiler, et cette fluidité détruit lentement la capacité la plus simple : tenir devant quelque chose qui ne se laisse pas réduire. Dans ce régime, même le paysage n'est plus un paysage, il est une image du paysage, une possibilité de photo, un décor pour soi. Même l'expérience intime devient un récit pour l'extérieur. Tout doit pouvoir être converti en signe, en message, en opinion, en post. Et plus le monde devient ainsi "langagier", plus il perd sa gravité sensible, sa rugosité, son poids. On ne touche plus, on "interagit". On ne marche plus, on "navigate". On ne regarde plus, on "scrolle".

Tu as raison d'insister sur les pieds et sur les mains, parce que c'est exactement là que la dépossession se voit. Perdre ses pieds, ce n'est pas simplement rester assis ; c'est perdre le sens de la distance, de l'effort, de la montée, de la fatigue juste qui fait qu'un paysage se mérite. Un paysage parcouru n'est pas un paysage vu, c'est un paysage qui entre dans le corps, qui s'inscrit dans la respiration, dans les muscles, dans l'équilibre. Quand on ne foule plus la terre, on ne perd pas seulement un loisir, on perd une modalité de vérité. On perd la fermeté du sol, cette fermeté qui, sans discours, rappelle à l'homme qu'il n'est pas l'origine de tout. Qu'il y a du donné. Qu'il y a

une résistance. Qu'il y a un monde qui n'attend pas notre approbation pour être là.

Perdre ses mains, c'est perdre plus encore. Car la main n'est pas seulement l'outil qui prend, elle est la faculté d'accueillir. Elle sait porter sans saisir. Elle sait tenir sans posséder. Elle sait offrir, réparer, caresser, bénir. Quand tu dis que l'homme n'a plus de mains pour accueillir le monde et le bénir comme on bénit une offrande, tu touches une dimension presque sacramentelle de l'existence, mais sans religion au sens étroit. Bénir, ici, ce n'est pas prononcer une formule sacrée, c'est reconnaître la valeur de ce qui est là, reconnaître qu'il y a une présence qui nous précède, et que cette présence mérite gratitude et retenue. Or l'homme de la virtualité perd ce geste, parce qu'il ne rencontre plus vraiment le monde : il rencontre des signes. Et un signe ne se bénit pas, il se consomme.

Ce qui rend la situation grave, c'est que cette dépossession se fait sans douleur évidente. Elle se fait sous une forme douce, confortable, presque euphorique. On croit gagner du temps, on croit gagner de l'accès, on croit gagner du savoir, on croit gagner du lien. En réalité, on perd la dimension corporelle de la relation au monde, on perd cette lenteur qui rend possible une attention vraie, on perd l'épaisseur du sensible qui, seule, donne à la pensée son ancrage. On devient habile à parler de tout, mais incapable de demeurer devant quelque chose. On sait commenter, mais on ne sait plus supporter le silence. On sait réagir, mais on ne sait plus répondre.

Et tu vois pourquoi la métamorphose est un bon mot : ce n'est pas simplement une dégradation, c'est une transformation de l'humain. L'homme dépossédé devient un homme qui vit hors de sa propre corporéité, un homme qui a remplacé la présence par la représentation. Ce n'est pas qu'il n'ait plus de corps ; c'est qu'il ne sait plus habiter son corps comme lieu de monde. Ses pieds ne sont plus le moyen d'un rapport à la terre, ils sont un simple dispositif de déplacement entre des points. Ses mains ne sont plus le lieu d'un accueil, elles deviennent des interfaces : elles tapent, elles cliquent, elles glissent, elles commandent. Et cette conversion des mains en interfaces est peut-être l'un des signes les plus précis de la dépossession.

La question, dès lors, n'est pas de condamner la technique, ni de rêver un retour pastoral. Elle est de retrouver, au cœur même de ce monde, une résistance, une friction, une densité, par laquelle l'homme réapprendrait à avoir des pieds et des mains. Des pieds pour éprouver la fermeté, des mains pour bénir, c'est-à-dire pour reconnaître. Car sans cette reconquête, l'homme risque de ne plus être déshumanisé seulement par excès de représentations, mais par perte de ce qui fait qu'une représentation peut encore renvoyer à quelque chose : un monde effectivement rencontré, touché, traversé.

Tu poses ainsi, dès la première figure, le lieu exact où les deux métamorphoses suivantes devront s'inscrire. Car si la première est dépossession, les suivantes devront être, d'une manière ou d'une

autre, reconquête. Non pas reconquête du contrôle, mais reconquête de la présence. Non pas retour à l'ancien monde, mais réapprentissage du réel comme offrande. Et c'est là que ton motif du printemps automnal et de la métamorphose du quotidien trouve naturellement sa suite : il faudra montrer comment, dans un monde saturé de représentations, un homme peut redevenir marcheur et accueillant, c'est-à-dire redevenir, sans nostalgie, un être capable de tenir dans le sensible et d'y entendre à nouveau l'appel du monde.

LA NUIT

Venons-en à la deuxième figure. Ce n'est celle du lion qui se rebelle mais celle de l'homme fatigué qui le soir rentre chez lui et derrière lui tire les rideaux comme s'il voulait se séparer de ce monde où il ne fut jamais lui-même. C'est un homme blessé, accablé d'une douleur intérieure qui lui rappelle sans cesse qu'il est un autre, un étranger à ce monde où tout le réel ne tient que dans les mots. Il voudrait chasser cette ombre qui lui colle à la peau, alors il se souvient des premiers jours quand il parlait à l'invisible et à ses rêves, quand le réel le plus banal ne cessait de le surprendre. Cette deuxième, oui, est celle de l'homme meurtri dans sa pensée et dans son âme bien plus que dans sa chair.

LA VEILLE

Je te suis, et je vois pourquoi tu refuses la figure du lion ici. Le lion suppose encore une énergie de rupture, une violence claire, une affirmation qui dit non, une force qui mord les chaînes. Or ce que tu décris appartient à une autre physiologie, à une autre vérité. Ce n'est pas l'homme qui rugit, c'est l'homme qui rentre. Ce n'est pas l'homme qui s'élève contre, c'est l'homme qui se retire de. Et ce retrait n'est pas une lâcheté, il est un symptôme. Il dit que le monde, tel qu'il se donne aujourd'hui, n'offre plus d'espace habitable à certaines âmes. Il dit que l'on peut vivre dans un monde sans jamais y être vraiment, comme on occupe une pièce où l'air manque.

Ce geste des rideaux tirés est très parlant. Il ne s'agit pas seulement de se protéger de la nuit ou de l'extérieur, il s'agit de couper la scène. Comme si l'homme voulait mettre fin à une représentation où il n'a joué qu'un rôle, où il a parlé une langue qui n'était pas la sienne, où il a répondu aux exigences d'un réel qui n'était réel que parce qu'on en parlait. Tirer les rideaux, c'est dire au monde : je ne te regarde plus, parce que te regarder me détruit. C'est un acte de sauvegarde, mais aussi un aveu : dehors, je n'ai pas trouvé de lieu. Ce monde m'a pris, il ne m'a pas reçu.

Et tu ajoutes quelque chose de plus douloureux encore : cette douleur intérieure n'est pas d'abord une douleur psychologique au sens banal, elle est une douleur ontologique. Elle vient de ce sentiment d'être autre, étranger, non pas au sens social d'un individu

marginal, mais au sens d'une âme qui ne reconnaît pas la tonalité du monde où elle vit. Il y a des blessures qui ne saignent pas dans la chair, mais dans la relation au réel. Elles naissent quand le monde cesse de répondre, quand tout devient surface, commentaire, opinion, stratégie, quand les mots ne renvoient plus à des choses mais à d'autres mots, et que l'on doit pourtant faire semblant d'y croire pour tenir sa place. Ce n'est pas seulement épuisant : c'est dépersonnalisant. Car être soi, ce n'est pas posséder une identité intérieure comme un objet. Être soi, c'est être en rapport. C'est être accordé, même douloureusement, à un monde qui fait signe. Si le monde ne fait plus signe, ou s'il ne fait signe qu'à travers un langage fermé sur lui-même, alors l'homme perd sa possibilité d'être.

Tu dis : il voudrait chasser cette ombre qui lui colle à la peau. C'est très juste, parce que cette ombre n'est pas une dépression au sens clinique seulement, elle est le double de l'homme dans un monde où il ne peut pas être. Une ombre née de l'écart entre la vie vécue et la vie possible. L'homme sent qu'il pourrait vivre autrement, qu'il pourrait respirer autrement, et pourtant il est pris dans une organisation du réel qui l'oblige à fonctionner. L'ombre, c'est cette vie non vécue qui marche à côté de lui. C'est cette part de lui qui refuse de se laisser réduire, mais qui n'a plus la force d'attaquer. Alors elle ne rugit pas, elle pèse.

Et voilà pourquoi la mémoire des premiers jours devient si importante. Il se souvient du temps où il parlait à l'invisible et à ses rêves, non parce qu'il serait nostalgique d'une enfance idéalisée,

mais parce qu'il cherche la trace d'un rapport au monde qui n'était pas encore médiatisé par l'utilité et le commentaire. Dans ces premiers jours, le réel le plus banal surprenait, parce que le regard n'était pas encore saturé. Un caillou, un arbre, une voix, une ombre au mur, un bruit de pluie, pouvaient être des événements. Et ce n'est pas de la naïveté : c'est une forme de vérité originaire, celle où le monde n'est pas encore réduit à sa fonction. Parler à l'invisible, dans ce sens, ce n'est pas croire à des fantômes ; c'est reconnaître qu'il y a dans le visible une profondeur qui ne se laisse pas épuiser. C'est reconnaître qu'il y a plus que ce qui se dit. Et l'homme fatigué se souvient parce qu'il a besoin de cette profondeur pour vivre. Sans elle, il étouffe.

Ce que tu décris, au fond, c'est la deuxième métamorphose comme passage de la dépossession à la blessure consciente. Dans la première figure, l'homme est déshumanisé sans toujours s'en apercevoir, parce qu'il est happé par les représentations. Dans la seconde, il s'en aperçoit. Il sent la fracture. Il sent qu'il ne coïncide plus. Mais au lieu que cette fracture devienne immédiatement révolte, elle devient fatigue. Non pas une fatigue ordinaire, mais une fatigue qui vient d'avoir trop longtemps joué le jeu d'un monde qui n'était pas le sien. Alors le soir, il rentre, il ferme, il tire les rideaux, et ce geste est presque un aveu d'exil : je n'habite pas dehors, je n'habite pas ce monde tel qu'il se donne. Je n'y ai jamais été moi-même.

Il y a quelque chose d'essentiel dans le fait que tu dises : meurtri dans sa pensée et dans son âme bien plus que dans sa chair. Parce que cela rappelle que la blessure moderne n'est pas toujours spectaculaire. Elle est souvent silencieuse, intérieure, et pourtant elle peut être plus profonde qu'une douleur corporelle. La chair souffre et guérit parfois ; l'âme, elle, souffre d'un monde qui ne lui répond plus. Et quand elle ne trouve plus de réponse, elle se replie, non par caprice, mais par nécessité de survie.

Reste alors la question décisive, que ta troisième figure devra porter : que faire de cette fatigue, de cette blessure, de cette ombre. Car elle peut conduire à la fermeture définitive, à la haine du monde, ou à une reconquête plus humble, plus lente, celle que tu appelles métamorphose du quotidien, printemps automnal, devenir d'Esprit. Il faudra montrer comment l'homme meurtri peut rouvrir une fenêtre sans se mentir, comment il peut laisser de nouveau le réel surprendre, non comme au premier âge, mais autrement, avec lucidité, avec une veille plus grave. Non pas revenir à l'innocence, mais apprendre une seconde naissance du regard. Ce sera, je crois, le passage véritable : de la fatigue qui tire les rideaux à la fatigue qui, un matin, les rouvre, non parce que le monde serait devenu meilleur, mais parce qu'il a retrouvé, dans une faille, une respiration possible.

LA NUIT

Vient la troisième et dernière figure de cette métamorphose. Cette figure est celle de la sérénité qui conjugue la malice enfantine dont

se souvient celui qui est meurtri et la sagesse. Non pas une sagesse de philosophe, une sagesse qui prétendrait savoir et maîtriser le monde mais une sagesse qui reconnaît que le monde, parce qu'il est traversé d'infini, est insaisissable, qu'il se dérobe à toute maîtrise, qu'il est une offrande, celle d'une parole inédite jusqu'ici qui s'offre à l'écoute, une parole qui ne se limite pas à résonner mais ouvre véritablement chacun à son propre devenir d'Esprit. C'est le lieu naissant d'une communauté dont le devenir est inachevable. L'homme serein reconnaît que sa marche désormais n'est plus solitaire mais partagée par tout ce qui l'entoure.

LA VEILLE

Oui, c'est là que la métamorphose devient enfin habitable, parce qu'elle cesse d'être une suite d'états psychologiques pour devenir une manière d'être au monde. Et ce que tu appelles sérénité n'a rien à voir avec la paix molle, ni avec l'équilibre de surface qu'on confond souvent avec la sagesse. Ta sérénité est active, elle est un régime de présence. Elle est l'accord retrouvé entre deux forces qui, d'ordinaire, s'excluent : la malice enfantine, c'est-à-dire la capacité de surprise, de jeu, de regard neuf, et la sagesse, c'est-à-dire la capacité de ne pas exiger du monde qu'il soit saisissable.

C'est très important que tu refuses la sagesse du philosophe au sens où elle se prend pour un savoir. Car la blessure moderne, tu l'as montré, vient aussi de là : du monde qui ne tient plus que dans les mots, et du langage qui prétend tenir le monde. La sagesse que tu

proposes n'ajoute donc pas un nouvel édifice conceptuel à un monde déjà saturé de discours. Elle opère le geste inverse : elle desserre. Elle renonce à la prise. Elle cesse de vouloir posséder le réel, et c'est précisément ce renoncement qui rend possible une autre forme de puissance, plus fine, plus profonde : la puissance de recevoir.

Reconnaître que le monde est traversé d'infini et, pour cette raison même, insaisissable, c'est refuser la tentation la plus enracinée de l'homme moderne : transformer l'infini en objet. Nous voulons mesurer, prévoir, maîtriser, tout ramener à des systèmes, à des représentations, à des protocoles. Mais l'infini, ici, ne désigne pas un ailleurs abstrait ; il désigne la profondeur du proche, ce surplus silencieux du réel qui se dérobe dès qu'on le fixe. Dire que le monde se dérobe à toute maîtrise, ce n'est pas démissionner ; c'est devenir assez humble pour rencontrer ce dérobement comme une forme de vérité. Le monde ne nous trahit pas en se déroband ; il se protège de notre volonté de capturer. Et le serein comprend cela : il n'interprète plus l'insaisissable comme une frustration, mais comme une invitation.

C'est pour cela que tu parles d'offrande. Le monde n'est plus un problème à résoudre, ni un théâtre à commenter, ni une matière à exploiter. Il devient ce qui se donne, et ce don appelle une réponse qui n'est pas la prise, mais l'écoute. Or cette écoute, telle que tu la décris, n'est pas seulement une écoute passive des bruits du monde. Elle est écoute d'une parole inédite, et c'est là que tout se joue : cette

parole n'est pas une parole ajoutée au monde, elle est le monde lui-même quand on cesse de le réduire à ses usages. Elle ne se limite pas à résonner comme un fond sonore ; elle ouvre. Elle ouvre chacun à son propre devenir d'Esprit, parce qu'elle rétablit le rapport vivant entre la présence et le sens.

Je crois que la troisième figure est précisément ce point où l'homme, ayant traversé la dépossession et la blessure, ne cherche plus à revenir en arrière. Il ne cherche pas à retrouver l'enfance telle quelle, ni à guérir la blessure comme si elle n'avait pas eu lieu. Il fait autre chose : il intègre. Il intègre la malice de l'enfance comme puissance de surprise, et il intègre la blessure comme lucidité. De cette intégration naît une sérénité qui n'est pas ignorance, mais tenue. On pourrait dire : une innocence seconde, mais une innocence qui sait. Non pas une innocence naïve, mais une innocence devenue capable de porter l'infini sans vouloir le réduire.

De là découle naturellement ce que tu appelles communauté. Car si le monde est offrande et parole, alors il n'est plus seulement un environnement, il est un ensemble de présences. Et l'homme cesse de marcher comme un individu isolé jeté dans un décor indifférent. Il découvre que sa marche est déjà traversée par d'autres marches, par d'autres rythmes, par d'autres vies, humaines et non humaines, visibles et presque invisibles. La communauté dont tu parles n'est donc pas un groupe social, ni une communauté identitaire. C'est une communauté d'écoute. Une communauté de ceux qui reconnaissent que le monde parle, et que cette parole est plus vaste que nos

systèmes. Une communauté qui n'a pas de programme, parce que son devenir est inachevable. Elle n'a pas de fin à atteindre, elle a une tonalité à maintenir. Et cette tonalité, c'est la reconnaissance que l'Esprit n'est pas un état acquis, mais un devenir qui se relance dans chaque geste d'accueil.

Ce qui est très beau, c'est que tu termines par la marche. Car la marche est ici le symbole le plus concret d'un changement ontologique. Dans la première figure, l'homme n'avait plus de pieds, il était dépossédé. Dans la seconde, il rentrait chez lui et tirait les rideaux, il se retirait du monde. Dans la troisième, il marche à nouveau, mais ce n'est plus la marche d'un conquérant, ni la marche d'un fuyard, ni même la marche d'un solitaire blessé. C'est une marche partagée. Partagée non parce qu'il serait entouré d'amis, mais parce qu'il a cessé de croire qu'il marche seul. Il marche avec les arbres qui l'hospitalisent, avec le merle qui le précède, avec l'air qui change, avec les pierres qui gardent la mémoire, avec les ombres mêmes qui n'ont plus besoin d'être chassées. Et cette marche partagée, paradoxalement, ne supprime pas le tragique : elle le rend habitable. Elle ne transforme pas le monde en miracle, mais elle empêche le monde de devenir invivable, parce qu'elle rétablit la dimension la plus simple et la plus rare : la présence comme accueil.

Ainsi la troisième figure n'est pas une arrivée, mais un commencement. Un commencement serein, oui, parce qu'il ne réclame plus la maîtrise. Un commencement malicieux, parce qu'il retrouve le goût du surprenant. Et un commencement sage, parce

qu'il sait que le monde, traversé d'infini, ne se possède pas, mais se reçoit. C'est dans ce commencement que la parole inédite devient possible, non comme discours, mais comme manière de vivre. Et c'est peut-être cela, au fond, le vrai sens de la métamorphose : non devenir autre par violence, mais devenir capable d'entendre, et par cette écoute même, devenir ensemble.

LES TROIS METAPORHOSES DE L'HABITABLE

I

L'homme s'éveille au bruit d'un monde sans résistance,
Il ouvre l'écran avant d'ouvrir la fenêtre au jour.
La lumière est un flux, la pensée un commentaire,
Et le réel se réduit à ce qui peut se montrer.
Il ne marche plus dehors, il traverse des images,
Son pas n'a plus de sol, seulement des liens rapides.
La terre est un mot creux dans la bouche des discours,
Un décor qu'on fait glisser d'un doigt sur une vitre.
Il croit toucher le monde, il touche une surface lisse,
Et son corps, peu à peu, devient un simple support.
Ses pieds ne savent plus la fermeté d'une pente,
Ni la boue qui retient, ni la pierre qui blesse.
Ils connaissent le carrelage, le bitume, l'escalier,
Mais non la lente route où le paysage s'inscrit.
Le vent n'entre plus en lui, il reste derrière la vitre,
La pluie ne le surprend plus, elle n'est qu'un pictogramme.

La distance n'est plus vécue, elle se compte en minutes,
Et l'horizon se ferme dans le cadre d'un écran.
Il a perdu la fatigue qui donne au monde son poids,
Et sans ce poids, le monde devient irréel.
Ses mains, jadis ouvertes, se sont faites interfaces,
Elles glissent et commandent, elles cliquent et elles tapent.
Elles ne portent plus l'eau, elles ne sentent plus le bois,
Elles ne savent plus bénir la chose simple offerte.
Elles prennent sans toucher, elles saisissent sans présence,
Elles posent des signes là où il faudrait un geste.
Elles ne réparent plus, elles remplacent et jettent,
Comme si le monde entier devait rester jetable.
La paume s'est refermée sur la vitesse et le contrôle,
Et l'accueil a quitté la main comme un souffle.
Tout devient langage, et le langage se dévore,
Les mots ne renvoient plus qu'à des mots dans les mots.
On parle pour répondre, on écrit pour se défendre,
On s'indigne en cadence, on s'exhibe et l'on s'efface.
Le silence est suspect, il paraît vide ou coupable,

Alors on remplit tout, jusqu'à l'air et jusqu'au cœur.
On confond le savoir avec la somme des messages,
On confond la présence avec un signe de présence.
L'homme devient son profil, sa trace et son avis,
Et l'être se réduit au bruit qu'il laisse derrière.
Le monde sensible recule comme une langue oubliée,
On ne sait plus nommer la nuance d'une odeur.
La fleur est une couleur qu'on capture pour la page,
Son parfum n'a plus droit, il ne sert à personne.
L'oiseau n'est plus une voix, mais un fond sonore utile,
Ou bien un point de plus dans le flux des distractions.
La nuit n'est plus la nuit, mais un écran assombri,
Et l'aube n'est qu'un horaire dans l'agenda des tâches.
La saison ne revient plus, elle se vend en images,
Et le temps devient plat, sans profondeur, sans mystère.
On pave, on cimente, on rabat les haies trop hautes,
Comme si toute autre vie devait rester dehors.
On veut un sol docile, sans insecte, sans surprise,
Un jardin sans exigence, un vert sans respiration.

Le vivant dérange, il réclame un soin, une lenteur,
Alors on préfère un ordre qui ressemble à la mort.
La maison se ferme et le cœur imite la maison,
On cherche la paix dans la suppression des présences.
La pelouse est un devoir, non une herbe à partager,
Et l'hospitalité du monde se retire.
Le regard se fatigue à force de se disperser,
Il saute d'une image à l'autre sans demeurer.
Il ne rencontre plus rien, il effleure et il oublie,
Il perd la résistance où la pensée prend naissance.
Tout paraît disponible et rien n'est habitable,
Tout est offert au clic et rien ne se donne vraiment.
Le réel devient un stock, une matière sans visage,
Un objet d'opinion, un sujet de polémique.
Et l'homme, dans ce bruit, n'entend plus son propre cœur,
Il se cherche dans le flux et s'y perd davantage.
Il y a, dans ce régime, une douceur empoisonnée,
On s'y sent protégé, mais l'air y manque pourtant.
On ne souffre pas d'un choc, on souffre d'une absence,

Une absence de contact, de poids, de lenteur vraie.
L'homme rit, il partage, il répond, il s'agite,
Mais quelque chose en lui demeure comme un exil.
Il ne sait plus pourquoi il est triste par moments,
Car il a tout, dit-on, tout est à portée de main.
Oui, tout est à portée, sauf la présence du monde,
Sauf l'offrande du réel qui ne se télécharge pas.
Il arrive que soudain une pierre sur le chemin,
Un tronc, une odeur d'humus, un souffle de printemps,
Fassent vaciller le flux et rouvrent une faille.
On se souvient alors qu'il existe un dehors dense,
Un dehors qui résiste, qui ne répond pas tout de suite.
On se souvient qu'une marche est autre chose qu'un trajet,
Qu'un pas peut être un geste, qu'un geste peut bénir.
Mais la mémoire s'éteint, recouverte par le bruit,
Et l'homme retourne au monde où tout se dit trop vite,
Comme on rentre dans une chambre où l'on oublie son corps.
Il faut nommer la perte pour qu'elle cesse d'être normale,
Dire, nous avons perdu nos pieds et nos mains ouvertes.

Nous avons perdu le sol comme une vérité simple,
Nous avons perdu l'accueil comme une force d'existence.
Nous avons remplacé le monde par sa représentation,
Et la représentation, par son tour, nous remplace.
Nous parlons à la place de sentir, nous jugeons à la place de voir,
Nous vivons à la place d'habiter, nous passons à la place d'être.
Et l'homme dépossédé croit encore qu'il se possède,
Parce qu'il peut se montrer, alors qu'il ne se tient plus.
Pourtant, sous cette couche de signes et de vitesse,
Une faim demeure, une faim de réel et de silence.
Elle ne demande pas un salut, ni un ciel de victoire,
Elle demande un sol ferme, une main qui se rouvre.
Elle demande un monde qui parle sans se réduire aux mots,
Une présence qui touche sans se transformer en image.
Elle demande qu'on puisse bénir, non au nom d'une loi,
Mais au nom de la gratitude devant ce qui se donne.
Et cette faim, si on l'écoute, prépare une autre saison,
Car tout commencement naît d'abord comme un manque.

Il

Le soir tombe trop vite sur les rues pleines de bruit,

Il rentre sans victoire, avec un pas sans élan.

La journée a parlé fort, mais n'a rien dit de lui,

Elle a rempli ses heures d'ordres, d'écrans, de formules.

Il a souri par réflexe, il a répondu par devoir,

Il a tenu son rôle comme on tient une poignée froide.

Et déjà, dans l'escalier, une fatigue l'envahit,

Non la fatigue du corps, mais celle d'être absent.

Quand la porte se ferme, il sent tomber le masque,

Et l'air de la maison devient un poids familier.

Il tire les rideaux d'un geste lent et précis,

Comme on ferme un théâtre où l'on n'a pas joué vrai.

Le monde reste dehors, avec ses lumières vives,

Ses mots trop rapides, ses annonces et ses promesses.

Ici, il veut du noir, non pour dormir, pour respirer,

Car la clarté de dehors le rendait transparent.

Ce n'est pas le refus du monde, c'est un besoin d'abri,

Un besoin de se soustraire à ce qui le dissout.

La fenêtre devient mur, la rue devient silence,
Et dans ce silence monte une douleur sans nom.
Cette douleur n'a pas de lieu dans la chair visible,
Elle ne saigne pas au bras, elle serre au dedans.
Elle est faite d'écart, d'exil, d'étrangeté sourde,
Comme si l'homme vivait à côté de sa vie.
Il se sait un autre, non par orgueil, par déchirure,
Un étranger au monde où tout le réel est phrase.
On lui demande de dire, d'expliquer, de se vendre,
De transformer en mots ce qu'il n'a pas vécu.
Alors le cœur se fatigue à force de traduire,
Et le langage devient une prison de verre.
Une ombre lui colle à la peau comme un vêtement lourd,
Elle marche derrière lui jusque dans la cuisine.
Il voudrait la chasser, la secouer, l'oublier,
Mais l'ombre est son témoin, son double, sa mémoire.
Elle n'est pas une peur, elle est une présence muette,
La part de lui qui sait qu'il n'a pas été lui-même.
Elle se tient à l'écart quand il parle aux autres,

Et revient quand la porte referme le dehors.
Il s'assoit, il écoute le tic tac d'une horloge,
Et l'ombre pèse alors comme une vérité proche.
Il se souvient des premiers jours, d'un matin sans agenda,
D'une chambre où la lumière surprenait les murs.
Il parlait à l'invisible sans honte et sans doctrine,
Il confiait ses secrets au silence du jardin.
Le réel le plus banal avait le goût de l'étrange,
Une feuille, une pierre, un bruit d'eau, une poussière.
Tout pouvait être signe sans devenir un message,
Tout pouvait être proche sans être utile ou vendu.
Il ne possédait rien, et pourtant il recevait,
Comme si le monde entier lui prêtait une oreille.
À présent, le monde parle, mais il ne répond plus,
Il impose ses phrases, il remplit l'air de slogans.
Le merle chante encore, mais il passe inaperçu,
La fleur s'ouvre encore, mais personne ne la voit.
L'homme blessé les entend parfois, derrière les bruits,
Comme un appel lointain qu'il n'ose plus suivre.

Il a peur du ridicule, peur de sa propre douceur,
Peur de redevenir celui qui s'émerveillait.
Car l'époque se moque de l'âme et de sa lenteur,
Elle préfère des preuves, des chiffres, des certitudes.
Il n'est pas le lion, il n'a pas de rugissement,
Il n'a pas de grand non, pas de geste spectaculaire.
Il n'a que cette fatigue qui lui mange les épaules,
Et cette lucidité qui le rend plus fragile.
Il sait que se rebeller serait encore un rôle,
Encore une posture dans un monde de postures.
Alors il se retire, il se réduit à l'essentiel,
Comme une bête blessée cherche un coin pour guérir.
Mais ce coin n'est pas sûr, car l'ombre y vient avec lui,
Et la nuit se remplit de pensées sans repos.
Il ouvre un livre, puis le referme sans lire,
Les mots lui semblent vides ou trop lourds à porter.
Il écoute sa respiration comme on écoute un fleuve,
Et le silence parfois devient presque un ami.
Dans ce silence, la douleur prend une forme plus nette,

Elle dit, tu n'as pas vécu, tu as fonctionné.
Elle dit, tu as parlé, mais ta parole était loin,
Elle dit, tu as marché, mais tes pieds n'étaient pas au sol.
Et cette vérité simple le blesse plus qu'un choc,
Parce qu'elle est sans excuse et sans ennemi visible.
Il voudrait retrouver une joie, non celle du divertissement,
Une joie qui ne console pas, mais qui accompagne.
Il voudrait sentir qu'un geste suffit pour rouvrir l'air,
Qu'il existe un passage dans la fermeture du monde.
Parfois il pense à sortir, marcher dans la nuit froide,
Tendre l'oreille au vent, retrouver la terre sous ses pas.
Mais il reste là, pris entre l'appel et la fatigue,
Entre le désir d'être et la peur de se décevoir.
Car la blessure moderne a ceci de particulier,
Elle rend méfiant envers tout ce qui pourrait sauver.
Alors il laisse venir des images sans écran,
Des souvenirs sans preuve, des rêves sans commentaire.
Il revoit une main d'enfant sur une branche humide,
Un éclat de soleil sur un verre oublié.

Il revoit un chemin où l'herbe était plus haute,
Un moment où la vie semblait vaste et gratuite.
Ces choses reviennent comme des pierres de lune,
Pas pour dire, reviens, mais pour dire, il existe encore.
Et l'ombre, un instant, s'allège, comme si elle consentait,
À ne plus être poids, mais simple présence fidèle.
Pourtant le lendemain viendra avec ses mêmes exigences,
La journée reprendra son masque et ses vitesses.
Il le sait, et cette connaissance est une autre fatigue,
Mais elle contient aussi une forme de vérité.
Car la deuxième métamorphose n'est pas une victoire,
C'est un passage intérieur, une blessure qui parle.
Elle dit que l'homme n'est pas fait pour vivre sans monde,
Sans sol, sans surprise, sans offrande, sans silence.
Elle dit que l'âme souffre quand tout devient langage,
Et qu'un rideau tiré peut être un premier refus.
Il ne guérit pas encore, mais il comprend sa douleur,
Il comprend qu'elle n'est pas faiblesse, mais signal.
Elle indique l'endroit où le réel manque de réponse,

L'endroit où l'homme a faim d'un contact plus vrai.
Et dans cette faim, déjà, quelque chose se prépare,
Non la révolte du lion, mais une sagesse à naître.
La fatigue devient veille, la blessure devient écoute,
L'ombre cesse d'être ennemie, elle devient mémoire.
Car l'homme meurtri, s'il ne se ferme pas tout à fait,
Porte en lui la possibilité d'une troisième lumière.

III

Le matin revient sans éclat, mais il porte une douceur,
Une lumière de biais qui n'écrase rien du monde.
L'homme ouvre les rideaux sans attendre une promesse,
Il laisse entrer l'air froid comme une vérité simple.
La fatigue est toujours là, mais elle a changé de place,
Elle n'est plus fermeture, elle devient une veille.
Il ne cherche plus un signe qui garantirait sa route,
Il accepte de marcher sans certitude et sans plan.
Quelque chose en lui sourit, non par oubli, par malice,
Comme un enfant qui retrouve un jeu dans la poussière.

Cette malice n'est pas la naïveté du premier âge,
Elle sait la blessure, elle connaît la lourdeur des jours.
Mais elle refuse de durcir comme si la dureté sauvait,
Elle préfère une souplesse qui tient dans la lucidité.
Elle regarde une flaque et y voit un ciel brisé,
Elle écoute une porte et y entend une histoire.
Le proche redevient étrange sans devenir spectacle,
Le banal redevient vaste sans devenir concept.
Ce n'est pas l'ivresse du nouveau, c'est l'attention retrouvée,
Une manière de dire oui sans faire de bruit.
La sagesse, ici, n'est pas celle qui explique et qui tient,
Elle n'érige pas des systèmes contre l'inquiétude.
Elle ne prétend pas saisir le monde comme un objet,
Elle reconnaît au monde son droit de se dérober.
Car le monde, traversé d'infini, ne se laisse pas prendre,
Il se donne et se retire comme une respiration.
Le serein ne se vexe plus devant l'insaisissable,
Il ne le prend plus pour une défaite de la pensée.
Il apprend que la vérité n'est pas une capture,

Mais une rencontre qui demande retenue.
Ainsi l'offrande devient le nom le plus juste du réel,
Non une récompense, mais une présence donnée.
Une pierre sur le chemin, une herbe entre deux dalles,
Une odeur de terre humide après la pluie du soir.
Tout cela ne sert à rien, et c'est pour cela que cela sauve,
Car cela échappe aux usages et aux calculs.
L'homme ne demande plus au monde d'être utile,
Il le bénit sans rite, par une gratitude muette.
La main se rouvre enfin, non pour prendre, pour accueillir,
Et l'accueil devient force, non faiblesse.
Une parole inédite commence alors à se lever,
Non une phrase brillante, mais une manière d'entendre.
Le monde parle sans mots, et pourtant il parle vraiment,
Il parle par le merle, par le vent, par le seuil.
Cette parole ne résonne pas comme un bruit de fond,
Elle ouvre en chacun une chambre restée fermée.
Elle rappelle à l'homme qu'il n'est pas le centre du monde,
Qu'il est une oreille parmi d'autres oreilles.

Et dans cette ouverture, l'esprit cesse d'être doctrine,
Il devient un devenir, un mouvement sans clôture.
Le serein ne se croit pas arrivé, il se sait en chemin,
Il sait que ce chemin n'a pas de sommet final.
Son devenir d'Esprit n'est pas une victoire sur la nuit,
C'est une façon de marcher avec la nuit respirable.
Il n'efface pas la douleur, il lui donne un contour,
Il ne guérit pas le tragique, il le rend habitable.
Il ne cherche plus une sortie, il cherche une tenue,
Une fidélité modeste dans le retour des jours.
Et cette tenue n'est pas solitaire, elle appelle des présences,
Comme un feu discret appelle des mains autour.
Car une communauté naît sans se déclarer,
Une communauté sans signe, sans drapeau, sans nom.
Elle ne se fonde pas sur l'opinion ni sur l'identité,
Mais sur une tonalité d'écoute et de retenue.
Ce sont des êtres qui, sans se connaître, travaillent au même
endroit,
Ils empêchent la fermeture, ils maintiennent une nuance.

Ils recommencent sans bruit, ils réparent sans morale,
Ils laissent une place à l'autre, humain ou non humain.
Leur devenir est inachevable, et c'est sa beauté,
Car il ne vise pas la clôture, mais l'ouverture.
L'homme serein comprend alors que sa marche est partagée,
Non parce qu'il marche avec une foule, mais parce qu'il n'est plus
seul.
Il marche avec les arbres qui offrent leur hospitalité,
Avec la haie qui abrite des vies qu'on ne compte pas.
Il marche avec la pierre qui garde une mémoire lente,
Avec l'herbe qui pousse sans demander permission.
Il marche avec le merle qui précède le matin,
Avec les ombres mêmes qui n'ont plus besoin d'être chassées.
Et ce partage ne supprime pas le tragique, il le traverse,
Comme une respiration traverse un corps fatigué.
Il y a dans cette sérénité une force sans éclat,
Une force qui renonce à maîtriser pour mieux recevoir.
Elle ne réduit pas le monde à une représentation,
Elle le rend à sa densité, à sa profondeur silencieuse.

Elle accepte l'infini comme la loi du proche,
Non un ailleurs abstrait, mais un surplus dans chaque chose.
Elle accepte de ne pas savoir, et ce non savoir libère,
Car il rend possible l'émerveillement sans naïveté.
La sagesse devient alors une malice devenue grave,
Une joie sobre qui n'a pas besoin de prouver.
Le serein n'oppose plus la technique à la terre,
Il cherche, au cœur du monde actuel, une friction réelle.
Il choisit un geste lent au milieu des vitesses,
Il choisit un silence au milieu des commentaires.
Il réapprend à regarder sans voler, à parler sans prendre,
À tenir une présence sans la convertir en récit.
Il ne s'exile pas du siècle, il y ouvre une clairière,
Un espace où l'on peut respirer sans se mentir.
Et cette clairière n'est pas un refuge hors du monde,
C'est le monde rendu habitable par une écoute.
Ainsi s'accomplit la troisième métamorphose,
Non comme un triomphe, mais comme un commencement.
L'homme ne devient pas surhumain par hauteur et par force,

Il le devient par accueil, par tenue, par fidélité.

Il conjugue la malice qui surprend et la sagesse qui consent,

Il porte la blessure sans en faire une prison.

Il entend la parole du monde et s'y laisse ouvrir,

Il entre dans un devenir qui ne peut être achevé.

Et dans ce devenir, le quotidien se métamorphose,

Parce qu'il est désormais partagé par tout ce qui l'entoure.

EXCIPIT

Tout ce parcours, si l'on en rassemble les fils, ne vise pas à opposer Nietzsche à l'époque ni à corriger Zarathoustra au nom d'une sagesse plus douce. Il cherche plutôt à faire entendre, dans le cœur même des métamorphoses, une question qui demeure vivante parce qu'elle n'a pas reçu de réponse. Les trois figures, lues à la lumière du monde actuel, cessent d'être un schéma pédagogique et deviennent une expérience. Elles décrivent moins une progression assurée qu'une traversée exposée, où l'esprit se perd, se blesse, puis, parfois, se reprend. La première figure ne porte plus seulement les anciennes tables ; elle porte désormais le poids du flux, l'invasion des représentations, la substitution du langage au contact, et cette dépossession n'a même plus l'apparence héroïque de la servitude : elle se donne comme confort, accès, facilité. La deuxième figure n'est plus le lion qui rugit dans la montagne, elle est l'homme qui rentre chez lui, tire les rideaux, et découvre, dans le silence, une douleur qui n'a pas de lieu dans la chair. La troisième figure, enfin, ne se confond ni avec un salut ni avec une victoire, mais avec une sérénité qui naît de l'épreuve, conjugue l'enfance et la sagesse, et rend possible une parole inédite du monde, non comme discours, mais comme écoute.

Une telle relecture conduit à un point décisif : la question n'est pas de savoir si l'enfant est "au bout" du chemin, mais de savoir où

l'enfant peut réellement naître. Car l'œuvre de Nietzsche fait sentir, dans son dernier mouvement, une tension qui ne se résout pas : l'enfant est attendu, pressenti, appelé, mais il ne vient pas. Cette absence n'est pas un simple effet dramatique, elle révèle une difficulté interne. Si le but a été placé trop haut, si la venue de l'enfant suppose une hauteur solaire, une intensité de grand midi, une ascèse de cimes, alors l'enfance devient paradoxalement inhumaine. Elle cesse d'être commencement, elle devient accomplissement impossible. La prophétie se ferme sur elle-même : elle attend ceux qu'elle rend incapables de venir. Et c'est ici que la relecture contemporaine prend tout son sens. Car le monde actuel, par sa saturation, sa virtualisation, son excès de langage, produit précisément des êtres qui manquent de sol et d'accueil, des êtres qui perdent leurs pieds et leurs mains, puis des êtres qui se retirent, blessés, fatigués, dans une solitude sans grandeur. Comment, dans un tel monde, l'enfant pourrait-il venir des cimes ? Comment une innocence seconde pourrait-elle naître d'un sommet, alors que la première tâche, la plus urgente, est de retrouver une respiration au ras du proche ?

Le déplacement s'impose alors : l'enfant n'est pas ce qui descend des hauteurs, il est ce qui se relève dans le banal. Il n'est pas un idéal suspendu dans l'air rare des montagnes, il est une capacité de recommencer au cœur même de l'usure. Il ne s'agit pas de rabaisser l'exigence, mais de la reconduire à son lieu réel. L'exigence véritable n'est pas celle qui demande l'inhabitable ; elle est celle qui empêche

l'habitable de se fermer. Ce qui compte n'est pas la flamboyance d'une transfiguration, mais la puissance discrète de rendre la vie supportable sans la diminuer. Et cette puissance, dans un monde qui se dissout dans les représentations, consiste d'abord à retrouver la densité : marcher, toucher, accueillir, bénir au sens le plus simple, reconnaître dans le proche une offrande et non un objet. C'est une métamorphose qui n'a rien de spectaculaire, et c'est précisément pour cela qu'elle est décisive. Elle ne fonde pas un programme ; elle ouvre une tenue.

À ce point, la troisième figure prend une signification plus large : la sérénité n'est pas un état psychologique, mais un mode d'habitation. Elle est la manière dont l'esprit, ayant traversé la dépossession et la blessure, apprend à demeurer sans maîtriser. Elle reconnaît que le monde, traversé d'infini, est insaisissable, et que ce dérochement n'est pas un échec, mais une invitation. Le réel cesse d'être une matière à saisir ou un discours à commenter ; il devient parole à écouter, parole inédite parce qu'elle ne se limite pas à résonner, mais ouvre chacun à son devenir d'Esprit. Cette ouverture ne produit pas une communauté identitaire, encore moins un groupe militant. Elle fait naître une communauté d'écoute, une communauté de veille, où le devenir reste inachevable parce qu'il ne vise pas la clôture, mais la fidélité au mouvement même de l'ouverture.

Ainsi, le postlude ne conclut pas en refermant. Il laisse la porte entrouverte, comme une maison qui respire. La question des métamorphoses ne se résout pas dans une doctrine ; elle se vérifie

dans une pratique. Revenir au sol, rendre aux mains leur accueil, restituer au monde sa capacité d'adresse, ce n'est pas fuir l'époque, c'est y introduire une autre modalité de présence. Et peut-être est-ce là la réponse la plus fidèle au pressentiment de Zarathoustra : si les enfants ne viennent pas des cimes, c'est qu'ils doivent être rejoints là où ils peuvent naître, dans l'humble recommencement du quotidien, dans la malice qui surprend encore, et dans la sagesse qui consent à l'infini du proche. Là seulement, la métamorphose cesse d'être une promesse lointaine et devient, jour après jour, une marche partagée.

LA CORDE DU FUNAMBULE

La corde du funambule n'est pas un pont tendu par-dessus un abîme infranchissable. C'est au contraire le sentier sinueux, ardu parfois, de notre marche à travers l'obscurité. Ce devenir n'est pas sans risque et il arrive que bien souvent nous empruntons des chemins de traverse. Cependant une lumière fragile et humble, une lueur de lune suffit à nous éclairer dans cette traversée nocturne, à rendre la nuit habitable et le devenir toujours possible. Le funambule qui, dans le prologue de APZ, chute en bas de sa corde et s'écrase mortellement sur le pavé, s'est cru vaincu par le bouffon qui avait sauté par-dessus son épaule. Mais ce bouffon, loin de lui être hostile n'était là que pour lui rappeler que dans son empressement il avait omis d'emporter une braise de ce feu qui jusque-là avait éclairé son chemin.

La corde n'est pas un pont jeté sur l'abîme sans fin,
Ce n'est pas une arche tendue entre deux mondes fermés.
Elle est un sentier étroit dans l'obscurité des heures,
Une ligne de marche où le pas cherche sa vérité.
On n'y passe pas d'un bond, on n'y gagne pas d'un saut,
On y avance au rythme lent de la respiration.

Le vide n'est pas dessous comme une menace abstraite,
Il est dedans, autour, dans le tremblement du corps.
Et la hauteur n'est pas un lieu, mais une vigilance,
Un art de demeurer droit quand le monde penche.
On marche, et le chemin se plie comme un fil vivant,
Il serpente, il résiste, il se tend puis se relâche.
Parfois il semble simple, puis soudain il se durcit,
Comme si la nuit voulait mesurer la patience.
Le funambule n'est pas un héros de théâtre,
Il est l'homme ordinaire au bord de sa fatigue.
Il ne vainc pas le vide, il apprend à l'habiter,
Il ne conquiert pas la hauteur, il la supporte.
Et chaque pas qu'il pose est un pacte silencieux,
Avec l'ombre qui l'entoure et la peur qui l'accompagne.
Il arrive que la corde disparaisse sous la brume,
Que la main cherche en vain la tension du fil.
Alors l'on croit perdre tout, l'équilibre et la route,
Et l'on voudrait revenir au sol des certitudes.
Mais la certitude est souvent un pavé trop lisse,

Où l'on glisse plus vite encore vers la chute du cœur.
La corde, elle, oblige à sentir, à peser, à écouter,
Elle exige une attention que nul bruit ne remplace.
La nuit devient plus dense, et pourtant elle enseigne,
Qu'un pas vrai vaut mieux que mille élans.
On prend des chemins de traverse, on s'écarte, on dévie,
On marche dans le faux par besoin de respirer.
Ce détour n'est pas honte, il est une ruse de vie,
Une pause sur le bord, un appui dans le vent.
Car la ligne trop droite casse le corps et l'âme,
Elle veut une pureté que la terre refuse.
Le devenir n'est pas un ordre, il est une traversée,
Un pli, une reprise, une patience obstinée.
Et l'erreur, dans la nuit, n'est pas un arrêt définitif,
Elle est un signe discret qui ramène au sentier.
Une lumière suffit, une lueur humble et fragile,
Une lune dans les feuilles, un reflet sur la pierre.
Elle n'éclaire pas tout, elle n'abolit pas le noir,
Mais elle donne un contour au proche et au prochain pas.

Elle ne promet pas de salut, elle offre un passage,
Elle ne dit pas, arrive, elle dit, continue.
Dans cette clarté légère le monde redevient habitable,
Non parce qu'il serait bon, mais parce qu'il se laisse porter.
La nuit n'est plus prison, elle devient une veille,
Une chambre où le souffle retrouve sa mesure.
Le funambule du prologue marchait trop vite,
Comme s'il fallait atteindre l'autre rive d'un seul élan.
Il croyait que la corde était un pont héroïque,
Une épreuve verticale où l'on triomphe ou l'on meurt.
Le pavé en dessous lui semblait la défaite,
Et le public, une loi qui réclame l'exploit.
Il voulait l'achèvement, il voulait la preuve,
Il voulait la lumière entière et le midi dans la nuit.
Alors sa propre hâte a fait trembler son équilibre,
Et la peur, soudain, a pris la place du pas.
Le bouffon a surgi, léger, comme un rire brusque,
Et d'un saut il a franchi l'épaule et le vertige.
On a cru voir l'insulte et la cruauté du jeu,

On a cru voir l'ennemi venu pousser le juste.
Mais ce rire n'était pas haine, il était rappel,
Un signe vivant jeté dans l'air pour réveiller la main.
Le bouffon disait sans mots, tu cours vers l'impossible,
Tu confonds la traversée avec une victoire.
Tu as oublié quelque chose dans ton empressement,
Un feu ancien, une braise, un peu de chaleur à porter.
Car il existe un feu qui n'est pas celui des projecteurs,
Un feu sans gloire, sans scène, qui tient dans la paume.
Il ne brûle pas pour briller, il brûle pour guider,
Comme une petite lampe dans les plis de la nuit.
Le funambule l'avait vu, au commencement du chemin,
Quand l'ombre n'était pas encore son ennemie.
Il marchait alors avec une joie inquiète,
Porté par une lumière qui ne promettait rien.
Mais à force de vouloir arriver, il a laissé ce feu derrière,
Et la corde est devenue froide, pure, inhumaine.
La chute n'est pas seulement une faute du corps,
Elle est l'oubli d'une origine, l'oubli d'une chaleur.

On tombe quand la route n'est plus qu'un devoir,
Quand le pas n'écoute plus la vie dans sa fatigue.
On tombe quand le devenir se change en sommet,
Quand l'on vise les cimes et que l'on méprise le proche.
On tombe quand la lumière devient exigence de midi,
Et qu'on refuse la lune parce qu'elle est trop humble.
Le pavé reçoit alors ce qui ne voulait pas consentir,
Et le monde paraît cruel, alors qu'il est seulement vrai.
Pourtant la mort du funambule n'éteint pas la leçon,
Elle la dépose au sol comme une pierre de veille.
Elle dit que la corde n'était pas un pont au-dessus du vide,
Mais un sentier nocturne où l'on apprend à marcher.
Elle dit que l'ennemi n'est pas toujours dehors,
Qu'il est dans la hâte, dans l'orgueil, dans la soif de preuve.
Elle dit qu'un rire peut être une main déguisée,
Qu'une malice apparente peut sauver une route.
Elle dit que l'on ne traverse pas la nuit par grandeur,
Mais par fidélité à une lumière plus ancienne.
Alors il faut apprendre à emporter une braise,

Non pour brûler le monde, mais pour tenir le pas.
Une braise de joie tragique, une braise de présence,
Une braise de silence qui réchauffe l'intérieur.
Elle ne supprime pas le risque, elle rend le risque habitable,
Elle ne ferme pas l'abîme, elle lui donne une rive.
Et quand la corde tremble et que l'air se fait lourd,
Cette braise rappelle que la nuit n'est pas seulement nuit.
Elle est la matière même où se forme une veille,
Et la veille, humblement, garde le devenir possible.
Car le devenir n'est pas un bond vers un homme nouveau,
Il est la reprise lente d'un monde rendu respirable.
Il est le pas qui revient après les détours,
Le pas qui consent à l'ombre sans s'y dissoudre.
Il est l'attention au fil, à la tension, au souffle,
Il est l'écoute du vent qui menace et qui porte.
Et la lune, parfois, suffit, une simple lueur,
Pour faire du noir un chemin au lieu d'un mur.
Le funambule n'a pas besoin d'un grand midi pour avancer,
Il a besoin d'une braise et d'un ciel assez ouvert.

Ainsi la corde devient la figure d'une sagesse,
Non la sagesse qui sait, mais celle qui marche.
Elle ne promet pas d'autre rive, elle promet un passage,
Elle ne promet pas la victoire, elle promet la tenue.
Et l'homme, dans la nuit, cesse d'attendre les cimes,
Il apprend à faire de l'étroit un lieu de vérité.
Il apprend à bénir le proche comme une offrande,
À recevoir la lueur sans exiger le soleil.
Alors le bouffon n'est plus l'ombre d'une hostilité,
Il est l'ami déguisé qui rappelle le feu.
Et si l'on retient cela, la traversée recommence,
Non comme une répétition, mais comme un élan fidèle.
La nuit reste la nuit, et pourtant elle devient maison,
Parce qu'une lumière humble y trace une respiration.
On marche encore, on chute parfois, on se relève souvent,
On prend des détours, on revient, on apprend la mesure.
Le sentier sinueux demeure, mais il cesse d'être menace,
Il devient l'espace exact où l'esprit se transforme.
Et la braise emportée, même minuscule, même fragile,

Suffit à rendre possible, dans la nuit, le devenir.